E. RICHEBOURG

LES SOIRÉES AMUSANTES

JUIN







LES

SOIRÉES AMUSANTES

Paris. Typ. E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

.S SOIRÉES AMUSANTES

DEUXIÈME SÉRIE

CONTES DU PRINTEMPS

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

VI

JUIN



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1875

LA BAGUE

I

Le froid était rude et une forte bise l'augmentait encore.

Ce jour-là, on ne rencontrait pas de flâneurs sur les boulevards et dans les rues de Paris. Parmi les piétons, qui couraient plutôt qu'ils ne marchaient, plus d'un n'avait pas assez de la chaleur de son haleine pour défendre ses doigts contre l'onglée.

Une jeune fille, qui venait de

descendre la rue Vivienne, entra au Palais-Royal par la rue Beaujolais.

L'horloge du palais marquait dix heures.

Cette jeune fille, presque une enfant encore, car elle n'avait que dix-sept ans, avait une figure hâve qui révélait toutes les souffrances de la misère.

Ses yeux bleus, doux et timides, paraissaient craintifs, et toute sa physionomie avait l'expression d'une douleur navrante.

Elle portait une pauvre robe d'indienne rapiécée, et, malgré le mauvais châle de laine dans lequel elle enveloppait frileusement une partie de son corps, elle était toute grelottante. Un chapeau, mal rajeuni avec des morceaux de velours et des bouts de rubans, cachait à demi ses magnifiques cheveux d'un blond cendré.

Elle s'engagea dans la galerie de Valois, marchant tout contre les devantures des boutiques.

Malgré le froid et le vent qui soufflait sous la galerie, à chaque instant elle s'arrêtait. A la voir coller son visage pâle contre les glaces, on aurait pu supposer qu'elle éprouvait un grand plaisir à contempler les merveilleux étalages de chaînes d'or, de montres, de bracelets, de boucles d'oreilles, de broches et de diadèmes enrichis de pierres précieuses des marchands de bijoux.

Arrivée au bout de la galerie, elle revint sur ses pas, continuant à s'arrêter devant les vitrines des bijoutiers.

Enfin, elle se décida à ouvrir une porte et elle entra dans la boutique d'un marchand d'or et de pierreries.

Le marchand vint à elle en la regardant curieusement.

— Que désirez-vous, Mademoiselle? lui demanda-t-il.

— Monsieur, répondit-elle d'une voix douce et timide, achetez-vous quelquefois de vieux bijoux?

— Oui, lorsque l'objet a une certaine valeur. Est-ce que vous avez des bijoux à vendre?

— Un seul, Monsieur, une bague.

— Oh! une bague, cela ne vaut pas la peine...

— Elle a de la valeur, Monsieur.

— Où est-elle, cette bague? Si vous l'avez sur vous, montrez-la-moi.

La jeune fille tira de sa poche une petite boîte de carton et la mit dans la main du bijoutier.

Celui-ci ouvrit la boîte et y prit une bague d'or dans laquelle était enchâssé un superbe diamant de la plus belle eau.

Il jeta un regard soupçonneux sur

la jeune fille; il ne pouvait comprendre comment un objet de cette valeur se trouvait entre les mains d'une pauvresse.

— Cette bague est jolie, en effet, dit-il, et ce diamant — car c'est un vrai diamant — a une valeur importante.

Les yeux de la jeune fille eurent un éclair de joie.

— Combien pouvez-vous l'acheter, Monsieur? fit-elle.

— Nous n'en sommes pas là encore, répondit-il, avec le même regard soupçonneux.

Son commis s'approcha pour regarder aussi la bague.

— Mademoiselle, reprit le marchand, vous ne devez pas ignorer que, lorsqu'une personne désire vendre un objet de valeur, celui à qui elle le propose doit lui adresser plusieurs questions.

Un peu de rouge teinta subitement les joues de la jeune fille.

— Je ne savais pas... balbutia-t-elle.

— Comment vous appelez-vous?

— Émilienne.

— Votre nom de famille?

La jeune fille rougit encore, mais, après un moment d'hésitation, elle répondit :

— Danglade.

Le marchand échangea un regard avec son commis.

— Où demeurez-vous?

— Rue Neuve-Coquenard, nº 18.

— C'est bien; mais pouvez-vous nous dire comment vous possédez ce bijou?

— Il est à moi, Monsieur.

— A vous, ma belle enfant? reprit le marchand en l'examinant de nouveau des pieds à la tête, et qui donc vous a fait un si joli cadeau?

La jeune fille ne répondit rien. Elle paraissait fort troublée.

— On ne vous a pas donné cette bague, n'est-ce pas? reprit le bijoutier, et vous allez me dire que vous l'avez trouvée?

Oh, Monsieur! s'écria-t-elle avec des larmes dans les yeux, est-ce que vous supposeriez?...

Le bijoutier se remit à examiner la bague en la tournant dans ses doigts; mais cette fois avec beaucoup plus d'attention.

— Oh! c'est étrange, fit-il tout à coup, cette bague. . je crois la reconnaître.

Il prit sur une table un petit instrument d'acier et en appuya la pointe à un endroit de la sertissure. Il fit jouer ainsi un petit ressort invisible, et le chaton s'ouvrit comme le couvercle d'un médaillon.

Alors il prit sa loupe et il put

lire ces mots, gravés en lettres très-fines dans la monture :

SOUVENIR. — 20 MAI 1822.

— Parbleu! fit-il, j'en étais bien sûr; la forme de la bague, la grosseur du diamant, auraient suffi à me convaincre.

Puis, se tournant vers la jeune fille :

— Mademoiselle, lui dit-il, vous avez trouvé cette bague?

— Non, Monsieur, je vous assure que je ne l'ai pas trouvée.

— Vous voulez donc que je vous dise que vous l'avez volée? répliqua-t-il d'un ton rude.

— O mon Dieu! murmura la jeune fille.

Elle s'affaissa sur un siége et, la figure dans ses mains, elle fondit en larmes.

Le bijoutier fit un signe à son commis, qui sortit immédiatement.

Au bout d'un instant la jeune fille releva la tête.

— Monsieur, dit-elle au marchand en se relevant, je vois bien que vous ne voulez pas m'acheter ma bague, veuillez me la rendre...

— Tout à l'heure, attendez.

— Je suis pressée, Monsieur, il faut que je m'en aille.

— Soyez tranquille, vous n'attendrez pas longtemps, répliqua-t-il en souriant d'une façon singulière.

Au même instant la porte de la boutique s'ouvrit devant deux sergents de ville.

II

Le bijoutier montra la jeune fille aux agents.

— Oh! oh! dit l'un, elle est bien jeune pour faire déjà ce vilain métier.

— Elle a évidemment des complices, dit l'autre.

Absorbée probablement dans sa sombre pensée, la jeune fille entendait sans comprendre.

Mais lorsqu'un des représentants de l'autorité lui prit le bras en disant :

— Allons, suivez-nous! elle tressaillit et parut sortir d'un rêve. Elle recula jusqu'au fond de la boutique en jetant autour d'elle des regards mêlés de surprise et d'effroi.

— Tiens, tiens, elle rechigne, fit l'agent. Assez de manières comme ça, nous ne sommes pas ici pour nous amuser; en route...

— Qu'est-ce que vous me voulez? s'écria-t-elle.

— Vous emmener, d'abord.

— M'emmener!...

— Ensuite, vous savez ce qui attend vos pareilles.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur.

— Voyez-vous cet air d'innocence! On dirait, vraiment, que ces malheureuses sont déjà criminelles en venant au monde. Mais assez causé... Voulez-vous, oui ou non, nous suivre de bonne volonté?

— Encore une fois, Monsieur, pourquoi voulez-vous m'emmener?

L'agent se mit à rire.

— Pour vous conduire chez le commissaire de police, répondit-il, puis après en prison.

— En prison, moi! moi, en prison! s'écria-t-elle en frissonnant.

Elle tourna vers le bijoutier son doux regard voilé de larmes.

— Ah! Monsieur, lui dit-elle, c'est bien mal, ce que vous venez de faire, bien mal!...

Puis, s'adressant aux sergents de ville :

— Messieurs, reprit-elle d'une voix entrecoupée, je vois maintenant pourquoi vous êtes ici. Parce que j'ai voulu vendre une bague, on me fait arrêter. Oh! je ne suis pas coupable, je vous le jure, laissez-moi m'en aller!

Les sergents de ville, indécis, regardèrent le marchand.

— Je ne dis pas que cette jeune fille est une voleuse, dit-il; mais si cette bague n'a pas été volée, elle a été trouvée, j'en suis sûr. Or, Mademoiselle affirme qu'elle ne l'a pas trouvée et qu'elle lui appartient.

— Eh bien, elle s'expliquera devant le commissaire de police. Il faut que vous veniez aussi pour faire votre déposition.

— Je serai au bureau du commis-

saire de police en même temps que vous.

Malgré ses larmes et ses supplications, les sergents de ville emmenèrent la jeune fille.

— Je ne croyais pas mal faire, disait-elle en sanglotant; ah! je suis bien punie!

En la voyant passer entre deux sergents de ville, bien des gens se retournaient.

— C'est une voleuse qu'on vient d'arrêter, disaient-ils avec mépris.

Elle entendait cela, la malheureuse, et elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine haletante, espérant cacher ainsi aux regards des curieux sa figure, sa douleur et sa honte.

On arriva chez le commissaire de police.

Ainsi qu'il l'avait promis, le bijoutier entra en même temps que

l'accusée dans le cabinet du magistrat.

Celui-ci fronça les sourcils à la vue de la jeune fille et prit aussitôt un visage d'une extrême sévérité.

Sur l'invitation du commissaire, le bijoutier raconta ce qui s'était passé dans sa boutique, un instant auparavant, entre lui et la jeune fille.

Et il posa sur le bureau du magistrat la petite boîte ouverte, dans laquelle se trouvait la bague.

— Quelle est, selon vous, monsieur, la valeur approximative de ce bijou? demanda le commissaire.

— Cette bague est d'un grand prix, répondit le marchand; le diamant seul vaut plus de deux mille francs.

— Et vous connaissez son propriétaire?

— Oui, Monsieur, elle m'a été confiée l'année dernière pour une réparation; je l'ai facilement reconnue. Du reste, le doute n'est pas possible, car sous le chaton qui s'ouvre au moyen d'un petit ressort j'ai retrouvé une date et des mots gravés. Cette bague appartient à un de mes plus riches clients, M. Desvignes, rue Saint-Florentin, nº 6.

— Tout cela est très-précis. En faisant arrêter cette jeune fille, Monsieur, vous avez fait votre devoir.

— Qu'avez-vous à dire? reprit-il en s'adressant à la jeune fille, qui n'avait pas cessé de pleurer. Vous êtes ici devant la justice, vous devez dire la vérité, toute la vérité. En raison de votre jeunesse et peut-être aussi de votre inexpérience, on pourra être indulgent pour vous. Parlez donc.

— Monsieur le commissaire, c'est

vrai, cette bague n'est pas à moi, je l'ai prise...

Un sanglot lui coupa la parole.

— Et tout à l'heure, répliqua sévèrement le magistrat, pour vendre ce bijou, vous prétendiez qu'il vous appartenait.

— Oui, Monsieur, parce que je n'osais pas avouer...

— Que vous l'aviez pris. Dites-moi dans quelle circonstance vous avez commis ce larcin.

La jeune fille essuya ses yeux.

— Monsieur le commissaire, dit-elle, j'étais toute petite quand j'ai perdu mon père et ma mère. Alors ma grand'mère m'a prise avec elle, et c'est elle qui m'a élevée. En ce temps-là, elle demeurait à Caen. D'après ce que m'a dit souvent ma grand'mère, elle a été très-riche autrefois, mais elle ne l'était plus guère lorsqu'elle m'a recueillie chez

elle. Des événements désastreux avaient amené la ruine de mon père et la sienne. Elle n'avait pu sauver qu'un petit capital, lequel, placé chez un notaire des environs de Paris, lui donnait une rente suffisante pour vivre, mais bien modestement.

Je devins pour elle une lourde charge; mais elle ne voulait pas m'abandonner, ma bonne vieille grand'mère, et pour me mettre en pension, pour me faire instruire, elle dut s'imposer de dures privations.

Il y a quelques mois, le notaire qui avait son argent disparut tout à coup. Ma grand'mère apprit qu'il s'était sauvé à l'étranger, après avoir vendu son étude, emportant tout l'argent de ses clients. Cette fois, elle était tout à fait ruinée; il ne lui restait que quelques centaines de

francs qu'elle avait économisés pour moi lorsque je sortirais de pension, après avoir passé un examen pour obtenir le brevet d'institutrice.

Hélas! mes examens, je ne les ai pas passés; il a fallu quitter brusquement la pension, faute d'argent pour payer le trimestre.

Une personne de Caen dit à ma grand'mère :

« Le notaire a à Paris des parents qui sont, dit-on, très à leur aise. Vous devriez aller les trouver; peut-être vous rendront-ils une partie de l'argent qui vous a été volé.

Ma grand'mère suivit ce conseil; elle vendit ses meubles et nous vînmes à Paris.

Mais à peine arrivée, ma pauvre grand'mère tomba malade. Elle a plus de soixante-douze ans : la fatigue du voyage, jointe à la révolution que la perte de son avoir lui a faite,

et plus encore peut-être son inquiétude sur ma destinée, tout cela a contribué à l'accabler.

Nous étions bien mal logées dans une chambre d'hôtel; le médecin me conseilla, dans l'intérêt de ma chère malade, de prendre un autre logement plus grand et mieux aéré. Je louai deux petites chambres rue Neuve-Coquenard, je les meublai comme je pus, et nous nous y installâmes. Malheureusement, notre petite réserve d'argent se trouva presque épuisée.

Sous la dictée de ma grand'mère j'avais écrit plusieurs lettres aux parents du notaire; ils n'ont répondu à aucune.

Voyant que nous allions être tout à fait sans ressource, je me dis qu'il fallait absolument que je trouvasse du travail.

Je sais coudre et broder; j'aurais

pu faire aussi de jolis ouvrages de tapisserie, de tricot ou de crochet, mais je ne connais personne à Paris; on n'a sans doute pas eu confiance en moi, car, dans les maisons où je me suis adressée, on ne voulut point me donner de travail. Et je n'ai pu mettre à profit mon courage et ma bonne volonté.

On m'indiqua bien un atelier où j'aurais pu être acceptée, mais il fallait, pendant plus de douze heures, quitter ma malade : cela n'était pas possible.

Je pouvais aussi donner des leçons de français, d'anglais, d'allemand et même de musique, mais je compris bien vite que c'était plus difficile encore à trouver que des travaux de couture.

Depuis un instant, la voix de la jeune fille s'était sensiblement affaiblie. A cet endroit de son récit, elle

lui manqua subitement. Elle appuya fortement ses mains sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent à demi, elle chancela, et tomba presque évanouie dans les bras d'un sergent de ville.

Les témoins de cette scène douloureuse se regardèrent. Sur ces figures, tout à l'heure si rébarbatives, on lisait maintenant la pitié.

Un des sergents de ville prononça ces sombres paroles :

— C'est la faim!

III

On fit asseoir la malheureuse enfant dans un fauteuil.

Le commissaire de police s'était levé; il avait ouvert une armoire où il trouva du vin et du sucre. En même temps qu'il préparait le verre

de vin sucré, il appela son garçon de bureau.

— Courez vite chez le restaurateur le plus près d'ici, lui dit-il, et apportez-moi un potage chaud.

Après avoir avalé deux ou trois gorgées de vin sucré, la jeune fille se trouva mieux. Son regard disait combien elle était touchée de la sollicitude dont elle venait d'être l'objet.

— Vous n'avez donc pas mangé aujourd'hui? lui demanda le commissaire.

— Ni hier, Monsieur, répondit-elle.

— Oh! pauvre enfant! murmura le magistrat.

Sa voix avait pris une inflexion presque affectueuse.

— Comment vous trouvez-vous? reprit-il.

— Beaucoup mieux, Monsieur.

— Vous sentez-vous assez forte pour continuer votre récit?

— Je crois que oui, Monsieur.

— Ma chère enfant, dit le commissaire de police, la loi est inflexible dans sa sévérité, mais il y a certaines circonstances devant lesquelles elle adoucit beaucoup sa rigueur. Si tout ce que vous nous avez dit déjà est bien la vérité, quelle que soit la faute que vous avez commise, la justice aura pour vous de la compassion et de l'indulgence. Continuez, nous vous écoutons.

— Monsieur le commissaire, répliqua la jeune fille, je n'ai jamais fait un mensonge de ma vie, ce que je vous raconte ici est bien la triste vérité.

Pour ne pas aggraver la position de ma grand'mère, reprit-elle, j'avais cru devoir lui cacher notre situa-

tion, mais, quand j'eus dépensé notre dernière pièce de monnaie, il fallut bien lui dire tout. Oh! ce fut un moment bien cruel pour moi.

« Je vois bien que nous n'avons plus d'espoir qu'en Dieu, me dit ma grand'mère : il est bon, il nous prendra en pitié... En attendant que sa divine Providence vienne à notre secours, j'ai des châles, des robes et des bijoux d'autrefois; Émilienne, tu peux les engager ou les vendre, afin de te procurer l'argent qu'il nous faut pour que tu ne meures pas de faim, ma chérie. »

« Seulement, ajouta-t-elle, il y a parmi mes bijoux une bague qui, à elle seule, pourrait nous faire vivre pendant plus d'une année, mais c'est un souvenir de mon mari, de ton grand-père, Émilienne, je ne veux point m'en séparer; tu n'y toucheras pas. »

Le commissaire de police regarda le bijoutier.

— Et cette bague est celle-ci? demanda-t-il à la jeune fille.

— Oui, Monsieur, répondit-elle. Malgré la défense de ma grand'mère, je l'ai prise ce matin pour la vendre. Ah! si vous saviez!...

Une fois encore des sanglots s'échappèrent de la poitrine d'Émilienne.

Au bout d'un instant, elle reprit :

— A l'exception du linge dont nous ne pouvions nous passer, les bijoux de ma grand'mère, ses effets et les miens, s'en allèrent les uns après les autres au Mont-de-Piété du faubourg Montmartre.

L'hiver était venu. Oh! l'hiver, qu'il est terrible pour les pauvres gens!

Avant-hier, avec nos derniers

sous, j'achetai un pain, un peu de bois et du bœuf pour faire du bouillon à ma grand'mère. Elle a pu manger hier encore, et ce matin, le dernier morceau de pain dans le reste du bouillon. Moi, je n'avais pas faim!

Hier soir, n'ayant plus de bois, je ne pus faire du feu. Dans la nuit, les plaintes de ma grand'mère me réveillèrent en sursaut. J'accourus près de son lit. Elle était toute grelottante, ses dents claquaient. Je la touchai, elle était froide comme un glaçon. Alors je me couchai près d'elle et je la pris dans mes bras pour la réchauffer.

Les deux sergents de ville s'étaient retirés dans un coin pour cacher leurs larmes.

— Voir ainsi souffrir ma grand'-mère, continua la jeune fille, cela m'a rendue comme folle, j'ai tout

oublié, et c'est comme cela que me vint l'idée de vendre la bague...

J'arrangeai bien ma grand'mère dans son lit, et, pour qu'elle n'eût pas trop froid en mon absence, je mis sur elle la couverture et le matelas de mon lit. Puis, sans qu'elle me vît, je pris la bague et je sortis.

Voilà tout, Monsieur le commissaire. Je vois bien maintenant que j'ai mal agi... Mais ma grand'mère mourra de faim et de froid, et moi aussi...

Alors, près du bon Dieu, nous ne souffrirons plus et nous serons heureuses!

— Mademoiselle, dit le magistrat avec douceur et d'une voix qui trahissait son émotion, je suis convaincu que vous ne mentez pas; cependant je ne puis vous rendre immédiatement la liberté; je vais

donc vous garder ici pendant une heure ou deux encore.

— Et ma grand'mère, Monsieur! s'écria-t-elle en pleurant.

— Rassurez-vous, dans un instant elle sera prévenue.

— Oh! Monsieur, si elle apprend que j'ai été arrêtée par ces Messieurs, elle me croira plus coupable encore, et cela peut la tuer.

— On ne lui dira pas cela, je vous le promets. On va vous apporter un potage, on ira ensuite vous chercher ce que vous désirerez et vous ferez ici, dans mon cabinet, un repas dont vous avez grand besoin.

Puis se tournant vers le bijoutier :

— Eh bien? interrogea le commissaire.

— J'avoue que je ne comprends pas.

— Vous êtes bien sûr de ne pas vous tromper?

— Oh! absolument sûr, Monsieur.

— J'ai un moyen de m'éclairer immédiatement : je vais envoyer chercher M. Desvignes, votre client.

— Si vous le voulez bien, Monsieur le commissaire, je vais y aller moi-même.

— Je n'osais pas vous le demander, Monsieur; je préfère cela, en effet.

Le bijoutier sortit.

Le magistrat renvoya les sergents de ville, puis il appela son secrétaire.

— Vous allez vous transporter immédiatement rue Neuve-Coquenard, nº 18, lui dit-il. Vous prendrez des renseignements précis sur une dame malade et âgée du nom de Danglade...

C'est bien ainsi que se nomme votre grand'mère, Mademoiselle?

— Oui, Monsieur.

— Donc, des renseignements précis sur madame Danglade et sur sa petite-fille, mais vous ne direz rien, vous entendez, vous ne direz rien qui puisse faire supposer que, pour une cause ou une autre, Mademoiselle a été mise en état d'arrestation. Il peut se faire que madame Danglade se trouve dans une position telle, qu'un secours immédiat lui soit nécessaire. Dans ce cas, je vous remets vingt francs pour les besoins les plus pressants. Vous donnerez des ordres, sans dire qui vous êtes, afin que la malade ne manque de rien ; sur ce point, d'ailleurs, je m'en rapporte entièrement à vous. Il faut que la concierge de la maison, ou, à son défaut, une autre personne, reste près de madame Danglade et lui donne ses soins en l'absence de Mademoiselle. Vous avez compris ?

— Parfaitement.

— Allez donc, mon ami, et ne perdez pas une minute.

— Oh! Monsieur, Monsieur, s'écria Émilienne, en tournant vers le commissaire ses yeux pleins de reconnaissance, comme vous êtes bon!

— Les magistrats, mon enfant, ne sont redoutables que pour les criminels, répondit-il.

Elle s'empara d'une de ses mains, sur laquelle elle posa ses lèvres.

— Cette affaire est bien mystérieuse, pensait-il, mais, assurément, cette enfant n'est pas coupable.

IV

Le secrétaire du commissaire de police entra dans la loge du concierge de la rue Neuve-Coquenard.

Ce dernier était absent, la femme se trouvait seule.

— Madame, demanda le jeune homme, n'avez-vous pas dans cette maison une locataire nommée Danglade?

— Oui, Monsieur.

— Je voudrais avoir quelques renseignements sur cette dame, et je vous serais reconnaissant de vouloir bien me les donner.

— Ce serait avec plaisir, mais je ne la connais pour ainsi dire pas du tout. C'est une femme très-âgée, qui demeurait, paraît-il, en province. Elle est malade, et depuis quatre mois qu'elle demeure dans la maison je ne crois pas qu'elle ait quitté son lit.

— Vous devez connaître sa position de fortune?

— A peu près, parce que ça se devine. Mon cher Monsieur, c'est

la misère la plus affreuse. Je ne voudrais pas jurer qu'elle mange tous les jours. Si elle ne doit rien au propriétaire, c'est que mon mari a exigé le terme d'avance. Les robes de soie, les cachemires, les jupons et je ne sais quoi encore, tout cela a été vendu ou porté au Mont-de-Piété. Mais ça nous est égal, il y a suffisamment de meubles pour répondre. Je vous le répète, mon cher Monsieur, ça sent la misère à plein nez.

— Madame Danglade n'est pas seule, m'a-t-on dit?

— Oui, elle a avec elle sa fille ou plutôt sa petite-fille, une jolie blondinette, ma foi! mais c'est fier, ça ne parle à personne...

— Ce n'est peut-être pas de la fierté, Madame : la misère est souvent honteuse.

— Il est possible que ce soit ça;

mais cette petite mérite tout de même qu'on s'intéresse à elle, car elle a bien soin de sa vieille mère; et puis elle est douce comme un mouton, honnête, sage...

— Je vous remercie de ces renseignements, Madame, qui me paraissent suffisants; je suis précisément chargé de venir en aide à ces deux malheureuses personnes.

— J'en suis bien aise, Monsieur; voilà au moins une bonne œuvre qui ne se trompe pas d'adresse.

— Est-ce que je puis voir la jeune fille?

— Pas pour le moment : elle est sortie ce matin, et elle n'est pas encore rentrée. Entre nous, Monsieur, je crois qu'elle est allée à la recherche d'un peu d'argent, car il n'y a plus rien dans la bourse. Hier je n'ai pas vu passer le panier de coke, ni aucune autre provision.

Voyez-vous, je parierais qu'elles sont sans pain et sans feu par le temps qu'il fait.

— Mais c'est horrible, une semblable misère!

— Horrible, oui Monsieur, c'est le mot.

— Je ne crois pas me tromper en pensant que vous êtes une excellente femme...

— Mon mari et moi, Monsieur, nous n'avons qu'un défaut : celui d'être très-pauvres aussi.

— Vous n'en comprenez que mieux le malheur des autres. Voulez-vous voir tout de suite ce qui manque à madame Danglade? Vous viendrez me le dire, et nous verrons ensemble ce qu'il y aura à faire.

— Il serait bon, je crois, d'attendre la petite.

— Non. D'ailleurs, elle peut tarder à rentrer, et si, comme vous le sup-

posez, la pauvre malade est sans feu et a besoin de nourriture, ce serait inhumain, odieux, de la laisser souffrir plus longtemps.

La concierge ne fit plus d'objection. Elle sortit de la loge et s'élança dans l'escalier.

— Émilienne, est-ce toi? demanda la voix grêle de la malade en entendant ouvrir la porte.

— Ce n'est pas votre fille, Madame, répondit la concierge en s'approchant du lit; je suis la concierge de la maison.

— Ah! vous êtes la concierge, fit la malade en se retournant à demi.

— Oui, et je viens vous voir.

— Vous êtes bien bonne, merci! Mais où donc est ma fille?

— Elle est sortie ce matin.

— Oui, oui, je sais, et je me doute bien pourquoi.

— Elle ne tardera pas à revenir.

— Oh! elle est bien longtemps partie, bien longtemps!

— Si vous avez besoin de quelque chose, Madame, dites-le-moi, je vous le donnerai.

La malade sortit du lit sa main amaigrie et montra la cheminée sans feu.

— Plus rien, plus rien, dit-elle d'une voix navrante, et hier et aujourd'hui ma petite-fille n'a pas mangé!... Mon Dieu, mon Dieu! il y a donc à Paris des malheureux qui peuvent mourir de faim!

— Oui, mais il y a des cœurs généreux qui viennent les secourir dans leur détresse.

— Nous ne les connaissons pas, dit douloureusement la malade.

— N'importe, il faut compter sur eux. Je vous laisse, mais je vais bientôt revenir. Je vous ferai un bon feu, car il fait bien froid dans

votre chambre. Ensuite, je vous apporterai un bouillon gras, une bouteille de vieux vin et une belle moitié de poulet rôti.

— Il faut de l'argent pour payer tout cela et... Attendons Émilienne.

— Je vous en prie, laissez-moi faire. Ne vous préoccupez de rien.

La concierge sortit et descendit quatre à quatre les marches de l'escalier.

— Tenez, voilà vingt francs, lui dit le secrétaire du commissaire de police, lorsqu'elle lui eut fait son rapport. Achetez vite du charbon, du bois, des provisions de bouche, des médicaments, enfin tout ce qu'il faudra. Jusqu'au retour de la jeune fille, vous resterez près de sa vieille mère pour lui donner des soins. On vous récompensera de votre peine. Puis-je compter sur vous?

— Oui, Monsieur, je ferai pour

cette pauvre femme comme si elle était ma mère.

— C'est bien : au revoir et à bientôt; je reviendrai probablement ce soir.

Un quart d'heure après, un grand feu de bois et de houille flambait dans la cheminée de la chambre de madame Danglade, et la malade, assise sur son lit, restaurait un peu son estomac délabré en mangeant une aile de poulet et en buvant, à petits coups, un verre de saint-émilion.

Cependant à chaque instant elle répétait :

— Mais pourquoi donc Émilienne ne revient-elle pas?

V

On venait de servir le déjeuner chez M. Desvignes. A l'exception d'un de ses membres, momentanément absent de Paris, toute la famille se trouvait à table.

Cette famille se composait de cinq personnes : M. Desvignes, l'aïeul, un vieillard de quatre-vingts ans; son fils, actuellement en voyage; sa belle-fille et ses deux petits-enfants : Julien, grand et beau garçon de vingt-cinq ans, et Henriette, une gracieuse et fort jolie personne à peine âgée de dix-huit ans.

L'aïeul était entouré du respect et de l'affection de ses enfants. Depuis quelques années il n'était plus guère valide. Deux attaques de paralysie lui avaient enlevé l'usage de ses

membres; il fallait le vêtir et lui donner à manger ainsi qu'à un enfant. Cette dernière mission était confiée tour à tour au frère et à la sœur, qui s'en acquittaient avec une tendre sollicitude.

Il ne parlait presque plus, mais à son regard vif et brillant on devinait que l'intelligence et la pensée n'étaient pas éteintes sous ce large front couronné de cheveux blancs.

Ce vieillard avait eu une existence bien remplie. Il était le fondateur d'une des plus importantes maisons de commission de Paris pour l'exportation. Il avait beaucoup aimé le travail, et le travail lui avait donné plus de deux millions de fortune.

Un domestique entra dans la salle à manger et s'approcha de madame Desvignes pour lui dire tout bas que M. G..., bijoutier du Palais-

Royal, désirait lui parler à l'instant même.

— Nous ne faisons pas de cérémonie avec M. G..., répondit-elle : faites-le entrer ici.

Le bijoutier parut.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur, lui dit madame Desvignes en indiquant un siége. A quoi devons-nous le plaisir de vous voir?

Madame, c'est une aventure des plus extraordinaires.

— Une aventure, Monsieur..., qui nous intéresse?

— Beaucoup, oui, Madame.

— Dites-nous vite de quoi il s'agit, Monsieur.

— Ce matin, Madame, une jeune fille, à l'aspect misérable, entra chez moi avec l'intention de me vendre une bague. En examinant ce bijou, dont la grosseur et la beauté du diamant m'avaient d'abord frappé,

je reconnus la bague que M. Desvignes, votre mari, me donna à réparer et à nettoyer l'année dernière.

— C'est impossible, Monsieur. Je porte très-rarement ce bijou, je n'ai donc pu le perdre; qu'on me l'ait dérobé me paraît invraisemblable; nous sommes sûrs de la probité de nos serviteurs. D'ailleurs, je me serais aperçue de la disparition de cette bague, à laquelle nous tenons comme à une pieuse relique; et puis, si un voleur eût mis la main dans le coffret où je serre mes bijoux, il ne se serait pas contenté de prendre ce seul objet.

Avant même de m'assurer que ma bague est toujours parmi mes bijoux, je crois pouvoir vous dire avec certitude que vous avez été trompé par une ressemblance.

— Dans ce cas, Madame, cette ressemblance serait bien étrange : je

m'aperçus que la bague avait un ressort dans la monture; je soulevai le diamant, et alors je pus lire, à l'aide de ma loupe : *Souvenir — 20 mai* 1822.

— En effet, Monsieur, cela est très-étrange, dit madame Desvignes.

— Oh! oh! fit l'aïeul, dont la physionomie, habituellement calme, s'était animée, et dont le regard étincelait.

— Henriette, reprit madame Desvignes, va dans ma chambre; si tu trouves ma bague dans le coffret d'ébène, tu me l'apporteras.

La jeune fille s'empressa d'obéir. Elle revint au bout d'un instant : elle apportait la bague.

Le bijoutier baissa la tête, il était consterné.

— Oh! ce que j'ai fait est odieux! murmura-t-il; pourtant, je ne pouvais deviner...

Par un effort dont on ne le croyait pas capable, le vieillard parvint à lever le bras et à prendre la bague des mains de sa belle-fille. Ensuite il la porta à ses lèvres en disant :

— Danglade, Danglade !...

— Danglade, répéta le bijoutier, c'est le nom de cette jeune fille.

Le vieillard s'agita avec force sur son fauteuil.

— Madame, reprit le bijoutier, trompé, comme vous le disiez tout à l'heure, par la ressemblance de ces deux bijoux, j'ai fait arrêter cette malheureuse jeune fille ; elle est en ce moment chez le commissaire de police. Veuillez me confier votre bague pendant quelques instants, afin que, son innocence reconnue, on puisse lui rendre la liberté.

— Non, non, dit le vieillard, je veux... savoir...

— Je devine la pensée de mon

beau-père, Monsieur, reprit madame Desvignes; le souvenir qui s'attache à cette bague appartient à l'histoire de notre famille. Pouvez-vous nous donner quelques renseignements sur cette pauvre jeune fille, qui, dites-vous, porte le nom de Danglade?

— Oui, Madame. Je n'ai pour cela qu'à vous rapporter ce qu'elle a dit elle-même tout à l'heure devant le commissaire de police.

Et, sans oublier aucun détail, il raconta fidèlement la douloureuse histoire d'Émilienne et de sa grand'-mère.

On l'avait écouté avec la plus vive attention; les yeux de l'aïeul s'étaient remplis de larmes, et aussitôt le récit terminé il se mit à sangloter.

Henriette l'entoura de ses bras et, tout en essuyant ses larmes :

— Grand-papa, grand-papa, disait-elle, ne pleurez pas ainsi !

Et elle pleurait elle-même, la douce jeune fille. Elle reprit :

— Elle est innocente, grand-papa, elle n'ira pas en prison, et puis maman lui donnera de l'argent.

— Oh! oui, oh! oui, fit le vieillard. Danglade... ma fortune... tout... tout... à lui!...

Il ne pouvait prononcer que des monosyllabes, mais, habitués à lire dans son regard, ses enfants devinaient sa pensée.

— Mon père, dit madame Desvignes d'une voix émue, en l'absence de votre fils, je le remplace près de vous : que dois-je faire? Je suis prête à vous obéir.

Le vieillard eut un mouvement de tête qui indiquait sa satisfaction.

Avec l'aide de sa petite-fille, il parvint à se dresser sur ses jambes.

Sur un signe, madame Desvignes lui tendit son front, sur lequel il mit un baiser.

Puis, la tête haute, le regard plein d'éclat, il dit :

— Ici... toutes deux..., deux chambres...!

— Mon père, répondit la jeune femme, vos ordres seront exécutés.

— Bien, fit le vieillard.

Il se laissa retomber doucement dans son fauteuil; puis, ayant fait asseoir Henriette sur ses genoux, il lui dit tout bas :

— Pour toi .. une sœur...

— Que j'aimerai, oui, grand-papa, répondit la jeune fille.

— Monsieur, dit madame Desvignes au bijoutier, mon fils va vous accompagner chez le commissaire de police pour témoigner de l'innocence de mademoiselle Danglade et lui faire rendre la liberté.

S'adressant ensuite à son fils :

— Julien, dit-elle, tu accompagneras mademoiselle Danglade jusque chez sa grand'mère, où tu me retrouveras.

— Maman, puis-je vous accompagner? demanda Henriette.

— Oui, si ton grand-papa le permet.

— Va, dit le vieillard.

VI

Le père de M. Desvignes était un officier sans fortune qui fut tué, en 1807, au combat de Pultusk, livré contre les Russes. Il servait alors sous le commandement du général de cavalerie Danglade.

Le général fit parvenir successivement à sa veuve et à son fils, restés sans ressource, des secours en argent.

Plus tard, par ses soins, le jeune Desvignes fut placé à l'école militaire de Saint-Cyr, où son fils unique venait également d'entrer.

Desvignes n'ignorait pas ce que sa mère et lui devaient au général; il le témoigna au fils par une sincère et vive affection. Les deux élèves devinrent amis inséparables.

Ils sortirent de l'école la même année et ils eurent le bonheur de ne pas être séparés, car ils furent désignés pour servir dans le même régiment de la jeune garde, avec le grade de sous-lieutenant.

C'est en cette qualité qu'ils firent la campagne de 1812, qui débuta par le passage du Niémen, mais qui, malgré la prise de Smolensk et la grande victoire des bords de la Moskova, devait être si funeste à la France et à Napoléon.

L'année suivante, ils se trouvaient à Lutzen, à Bautzen et à Dresde.

Le 16 octobre, à Lindeneau, le général Danglade eut la tête emportée par un boulet.

Desvignes partagea la douleur de son ami. Les deux jeunes officiers pleurèrent ensemble.

Ils rentrèrent en France avec l'armée affreusement décimée, pour prendre une part active dans cette lutte terrible et désespérée où, pendant un mois, une nouvelle armée française, composée de jeunes gens qui voyaient le feu pour la première fois, défendit pas à pas le sol de la patrie contre les forces réunies de tous les souverains de l'Europe.

Après Waterloo, lorsque la dernière armée de la France, qui s'était retirée sur la Loire, fut licenciée sur la demande des alliés, les officiers

Danglade et Desvignes donnèrent leur démission.

Le premier était riche, mais l'autre ne possédait que son épée, et sa carrière était brisée.

— Mon cher Desvignes, lui dit Danglade, rassure-toi : pour un homme jeune, intelligent et actif, la France ne manque pas de ressources. Dans le commerce et l'industrie de notre pays il y a de belles places à prendre; tu n'as qu'à choisir. Ce qui te manque, c'est le premier capital. Tu es mon frère, je te le donnerai.

Avant de quitter la France, où je n'ai plus aucun parent, pour me rendre à la Martinique, près d'une sœur de ma mère, je vais réaliser la fortune que m'a laissée le général Danglade. Je ferai pour toi, mon ami, ce qu'aurait fait mon père.

Je te fournirai le moyen de t'asso-

cier à une maison de commerce ou de prendre un intérêt dans une affaire industrielle.

Quelque temps après, Danglade, au moment de partir pour les colonies, remettait à son ami Desvignes cinquante mille francs.

— Comment te rendrai-je cet argent? demanda celui-ci.

— Attends d'abord que tu sois assez riche pour me rembourser.

— Et si, au lieu de faire fortune, comme tu le crois, je perds, au contraire, cette somme importante?

— Alors tu n'auras pas été heureux; non-seulement je ne te la réclamerai pas, mais je ferai mon possible pour que tu puisses recommencer une nouvelle entreprise.

Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis ils se séparèrent.

Ils ne devaient plus se revoir.

M. Desvignes devint associé d'une maison de commerce de Paris. Au bout de trois ans, l'association fut rompue. M. Desvignes se retira avec soixante-quinze mille francs, et créa pour lui seul une maison nouvelle, qui ne tarda pas à faire de brillantes affaires.

M. Danglade ne s'était pas fixé à la Martinique. Possesseur d'une fortune considérable et ayant le goût des voyages, il parcourut successivement les contrées du Nouveau-Monde et une partie de l'Asie.

Les communications entre les amis étaient donc extrêmement rares.

Cependant, un jour, M. Desvignes reçut une lettre par laquelle Danglade l'informait de son mariage prochain avec une jeune créole française, qu'il avait rencontrée à Pondichéry, et dont le père était un des principaux négociants de la ville.

La lettre disait encore que la cérémonie du mariage était fixée au 20 mai.

M. Desvignes était lui-même sur le point de se marier, mais rien n'avait été convenu encore avec la famille dans laquelle on l'admettait comme prétendant.

L'idée lui vint de se marier le même jour que Danglade. Pour cela, il n'avait pas de temps à perdre, car on était aux premiers jours de mai. Le jour même il déclara son intention aux parents de la jeune fille, et, pour lui prouver qu'on voulait s'associer à sa pensée, il fut décidé que le mariage se ferait le 20 mai.

M. Desvignes écrivit une longue lettre à son ami. Il lui disait qu'il voulait se marier le même jour que lui, et que la chose était arrêtée. Il lui parlait ensuite de la prospérité

constante de sa maison de commerce.

Il terminait en priant Danglade de ne pas oublier que tout ce qu'il possédait était à lui ; que, du reste, il le considérait comme son associé, et qu'il entendait donner à ses cinquante mille francs une part dans les bénéfices de sa maison.

M. Desvignes était marié depuis près d'un an, et il n'avait pas reçu de réponse à sa dernière lettre, lorsqu'un matin un capitaine de navire entra dans son bureau.

Il était porteur d'une lettre de Danglade et d'un écrin dans lequel se trouvait une bague.

« En souvenir de ton mariage et
» du mien, disait la lettre, j'ai fait
» monter deux diamants de même
» valeur et absolument semblables.
» Sous le diamant, qui se lève au
» moyen d'un ressort, dans le chaton

» des anneaux, j'ai fait graver ces
» mots : *Souvenir* — 20 *mai* 1822.
» — J'ai donné l'une de ces bagues
» à ma jeune femme et je t'envoie
» l'autre, te priant de l'offrir à ma-
» dame Desvignes en mon nom,
» comme souvenir de notre sincère
» et vieille amitié.

» J'espère pouvoir retourner en
» France dans trois ou quatre ans;
» je m'installerai à Paris, près de
» toi, et nous ne ferons plus qu'une
» famille. »

Malheureusement, Danglade n'eut pas le temps de réaliser ses projets.

Il mourut de la fièvre jaune à la Martinique, où il était revenu un an à peine après la naissance d'un fils que lui avait donné sa femme.

Pendant des années, M. Desvignes attendit le retour de son ami, ou tout au moins de ses nouvelles.

Inquiet, il avait écrit plusieurs lettres à Pondichéry et à Fort-de-France, mais aucune n'était arrivée à destination.

Après la mort de son mari, madame Danglade avait quitté la Martinique pour revenir chez son père. La même année, celui-ci, s'étant complétement retiré des affaires, revenait en France avec sa fille et son petit-fils. Bien que madame Danglade eût entendu parler de M. Desvignes, elle ignorait l'avance d'argent que son mari lui avait faite.

Avec le temps elle oublia cette famille, et plus tard, quand par suite de malheurs imprévus sa fortune et celle de son fils se trouvèrent englouties, elle ne se souvint plus qu'il y avait à Paris une homme, devenu millionnaire, à qui elle pouvait s'adresser en toute confiance, en invoquant le nom de Danglade.

M. Desvignes apprit la mort de Danglade, par hasard, quinze ans après. Toutes les recherches auxquelles il se livra pour retrouver sa veuve restèrent sans résultat.

M. Desvignes fils et sa femme n'ignoraient pas ce que toute la famille devait à M. Danglade. Du reste, l'aïeul leur avait dit souvent :

— Mes enfants, n'oubliez pas que le tiers au moins de ma fortune appartient à la veuve de Danglade et à ses enfants, s'il en existe.

On comprend l'effet que venait de produire la révélation du bijoutier.

VII

Julien Desvignes et le bijoutier sortirent ensemble. Un instant après, madame Desvignes et sa fille sortaient à leur tour et prenaient un

coupé de remise pour se faire conduire rue Neuve-Coquenard.

— Enfin, vous voilà ! s'écria le commissaire de police, lorsque le bijoutier suivi de Julien entra dans son cabinet ; nous vous attendions avec la plus vive impatience.

La jeune fille se leva ; elle regarda le commissaire avec inquiétude, car son sort dépendait de ce qu'allaient dire le bijoutier et la personne qui l'accompagnait.

— Mon client, M. Desvignes, est absent de Paris, dit le bijoutier, mais son fils peut le remplacer. Monsieur le commissaire, j'avais bien reconnu la bague...

La jeune fille fit entendre un sourd gémissement.

Julien Desvignes s'élança vers elle et, lui prenant la main :

— Mais vous êtes libre, Mademoiselle, vous êtes libre ! s'écria-t-il.

— J'ignorais qu'il y eût deux bagues absolument pareilles, reprit le bijoutier, et je demande pardon à Mademoiselle du mal que je lui ai fait et de mes injustes soupçons.

— Oh ! je vous pardonne, Monsieur, dit vivement Émilienne ; vous ne me connaissiez pas, et tout autre à votre place pouvait également me croire coupable.

— Ma chère enfant, dit alors le magistrat, la Providence a des vues impénétrables, et ce n'est pas en vain qu'elle vous a fait amener, entre deux agents de l'autorité, dans un bureau de police. Ce matin, vous et votre vieille mère, étiez sans pain, sans feu, malheureuses et désespérées ; vous sembliez abandonnées, vous n'aviez personne pour vous secourir... mais Dieu veillait sur vous ! Maintenant, vous n'êtes plus seules au monde, vous avez des amis ; ils

vous viendront en aide, je vous le promets.

— Monsieur le commissaire, répondit Julien Desvignes, le général Danglade, mort sur un champ de bataille au service de la France, était le bisaïeul de Mademoiselle. Ma famille doit tout à son grand-père : sa fortune, son existence, peut-être !... Vous ne vous trompez pas en disant que c'est la Providence qui a amené devant vous aujourd'hui mademoiselle Danglade comme une criminelle. Oui, Dieu veillait sur elle et sur sa grand'mère ; il avait compté leurs souffrances et il venait de dire : — C'est assez !...

Mon père et mon aïeul, qui vit encore, réclament pour eux seuls le droit qui leur appartient, d'adoucir la position de madame Danglade et d'assurer l'avenir de sa petite-fille.

— Voilà de belles et nobles pa-

roles, répliqua le commissaire de police, vivement impressionné. Monsieur Desvignes, laissez-moi vous serrer la main et vous dire que les sentiments que vous venez d'exprimer au nom de votre famille me pénètrent d'admiration.

Le jeune homme s'approcha d'Émilienne.

— Mademoiselle, lui dit-il, veuillez prendre mon bras, je vais vous reconduire auprès de votre grand'mère.

— Oh! Monsieur, fit la jeune fille, dont les joues se couvrirent de rougeur, voyez comme je suis habillée... Non, il vaut mieux que je m'en aille seule.

— Mademoiselle, répondit Julien, ma mère et ma sœur nous attendent chez vous et j'ai reçu l'ordre de vous y accompagner.

— Allons, mon enfant, dit le com-

missaire de police, prenez le bras de M. Desvignes : c'est celui d'un ami.

— D'un frère, ajouta le jeune homme.

Le magistrat rendit la bague à Émilienne.

— Il ne faut pas l'oublier, dit-il en souriant : vous lui devez trop pour être ingrate envers elle.

Julien et Émilienne furent bientôt rue Neuve-Coquenard.

Madame Desvignes avait déjà eu le temps d'informer la malade de ce qui s'était passé le matin, et de lui dire ce que M. Desvignes, son beau-père, devait à l'amitié de M. Danglade.

Des bras de sa grand'mère Émilienne passa dans ceux de madame Desvignes. Puis ce fut le tour d'Henriette.

Après l'avoir embrassée sur les deux joues, mademoiselle Desvignes

entraîna Émilienne près de la fenêtre.

— Mon grand-papa Desvignes, lui dit-elle, veut que vous soyez ma sœur, et je lui ai promis de vous aimer de tout mon cœur. Cher grand-papa, comme il sera content de vous voir !

— Oh ! je suis trop heureuse ! murmura Émilienne en pleurant.

Un instant après, le médecin que madame Desvignes avait envoyé chercher arriva.

Il déclara que madame Danglade pouvait être transportée sans danger, et il ajouta qu'avec beaucoup de soins il avait l'espoir de la guérir en moins d'un mois.

Ces bonnes paroles augmentèrent encore la joie et le bonheur de tous.

Avant la nuit, madame Danglade était installée dans la chambre qu'on lui avait préparée chez M. Desvignes.

La chambre d'Émilienne était à côté et communiquait également avec celle de mademoiselle Desvignes.

Au bout de quelques jours, madame Danglade commença à se lever, et elle fut bientôt en pleine convalescence.

Un jour, le vieux M. Desvignes demanda à son fils s'il s'occupait de payer sa dette à madame Danglade.

— Oui, mon père, répondit-il, et j'espère que vous serez satisfait. Pour que mademoiselle Danglade devienne tout à fait notre fille, elle sera la femme de Julien.

— Bien, fit le vieillard ; mais vite, vite ! je veux voir leur bonheur avant de mourir.

Trois semaines plus tard, mademoiselle Émilienne Danglade épousait Julien Desvignes.

UN

PÉCHÉ D'ORGUEIL

I

Deux jeunes filles étaient assises sur un banc de mousse. Des branches de lilas en fleur, arquées au-dessus de leurs têtes, les protégeaient contre l'ardeur du soleil. Quelques rares rayons glissaient parfois à travers le feuillage et venaient illuminer les deux gracieux visages.

Elles étaient à peu près du même âge : Lucile touchait à sa dix-neuvième année et Rosalie, sa cousine, avait vingt ans.

Jolies toutes les deux, elles ne pouvaient être jalouses l'une de l'autre. Leur position était cependant bien différente : Le père de Lucile était le plus riche cultivateur de Millières ; ses nombreuses propriétés, disséminées sur le territoire de la commune, éveillaient, par leur valeur et leur étendue, l'envie des autres propriétaires.

Rosalie était orpheline, et ses parents, qu'elle avait perdus en bas-âge, ne lui avaient laissé qu'un très-modeste patrimoine.

Lucile pouvait espérer faire un bon mariage : on comptait au moins une douzaine de jeunes gens qui aspiraient à devenir son mari.

Aucun ne se présentait pour Rosalie.

On lui disait bien :

« Vous êtes charmante ! »

Mais c'était tout. Le nombre des

prétendants à la main de sa cousine augmentait chaque jour, et elle, la pauvre Rosalie, était toujours dédaignée. Elle savait bien pourquoi : hélas ! elle était pauvre ! . . .

On parle des habitants des villes, qui font du mariage une spéculation seulement, une question d'intérêt ; mais il faut vivre avec le paysan pour savoir jusqu'où va la rapacité de ses calculs, quand il s'agit de se donner une compagne. Il lui faut fortune pour fortune, terre pour terre, et, si cela lui était possible, un sou contre un sou. C'est triste à dire, cela est pourtant. Les exceptions sont si rares, qu'il n'en faut point parler.

Les deux cousines gardaient le silence. Lucile lisait, Rosalie terminait un travail de couture.

Lucile lisait ; elle aimait la lecture avec passion. Elle dévorait les pages

brûlantes d'un roman de Georges Sand ; « *Mauprat,* » et se laissait entraîner par la couleur, la puissance et la magie du style de l'illustre écrivain.

Chez une paysanne, cela peut paraître étrange. Mais Lucile Blanchard, placée dans la meilleure institution de la ville, avait reçu une éducation brillante ; depuis un mois seulement elle était revenue chez son père.

Douée d'une organisation vraiment belle, son intelligence s'était développée d'une manière admirable. Mais son instruction et son esprit, si désirables chez une femme qui doit briller un jour dans le monde, ne pouvaient produire qu'un fort mauvais effet chez cette jeune fille, destinée à vivre dans un village, en lui donnant des idées bien au-dessus de sa condition.

Elle dansait avec grâce, dessinait passablement, parlait purement sa langue, chantait et jouait du piano. Aussi, était-elle fière de posséder ces divers talents.

Elle se trouvait bien supérieure à sa cousine.

Lucile était une grande demoiselle et Rosalie une pauvre fille de campagne, bien modeste, bien simple, dont toute la science se bornait à manier adroitement l'aiguille, à travailler aux champs et à tenir un ménage.

Pendant plus d'une heure, les deux cousines restèrent absorbées, l'une par son travail, l'autre par sa lecture.

Enfin, Lucile ferma son livre et le posa près d'elle.

— Ce que vous lisez doit être bien amusant, ma cousine? dit Rosalie.

— Oui, parce que je le comprends ; mais je t'assure que ce livre ne t'intéresserait guère.

— Comme vous êtes heureuse d'être savante !

Un sourire amer plissa les lèvres de Lucile.

— Heureuse! heureuse ! répliqua-t-elle, je ne m'en aperçois pas. La vie qu'on mène ici est insupportable.

— Oh! ma cousine ! fit Rosalie.

— Je ne vois autour de moi que des personnes grossières, sans éducation.... des paysans, ajouta-t-elle avec dédain.

— Que vous manque-t-il donc, ma cousine ? reprit Rosalie avec surprise : vous êtes riche, vous êtes belle, et tout le monde vous aime.

Lucile haussa les épaules.

— Ce qui me manque, dit-elle,

c'est la vie. Je ne puis vivre au village, j'y meurs d'ennui.

— Ma foi, ma cousine, je ne vous comprends pas.

— Je me comprends, moi.... Écoute, Rosalie, crois-tu que je pourrai jamais travailler dans les champs et m'occuper, comme ma mère, de l'intérieur d'une ferme ?

— Mais oui, je le crois.

— Eh bien, tu te trompes.

— Vous vous habituerez au travail, ma cousine, et, quand vous serez mariée...

— Mariée !...

Lucile n'acheva pas sa phrase, les mots expirèrent sur ses lèvres. Un jeune paysan venait de s'arrêter devant elle.

— Monsieur Georges ! dit Rosalie.

Et aussitôt ses joues se couvrirent de rougeur.

Lucile fit un mouvement d'impa-

tience. Évidemment, l'arrivée du jeune homme la contrariait.

Rosalie se leva, enroula son ouvrage et s'en alla, après avoir jeté sur Georges un regard doux et timide.

Le jeune paysan s'assit à la place que Rosalie venait de quitter.

Il pouvait avoir vingt-cinq ans; c'était un grand et beau garçon, d'une figure agréable et distinguée, un peu timide, mais sans gaucherie; ses traits, bien accusés, annonçaient une certaine fermeté de caractère, et ses grands yeux noirs, au regard assuré, révélaient la beauté de son âme.

— J'ai interrompu votre conversation, Mademoiselle, dit Georges, mais j'espère que vous voudrez bien m'excuser. Votre mère m'a envoyé vers vous.

— Auriez-vous quelque chose à me dire, Monsieur?

— Oui, Mademoiselle.

— Je vous écoute, Monsieur.

— Vos parents, Mademoiselle, vous ont déjà parlé de moi; ils vous ont fait part d'une demande que je leur ai adressée. Accueilli par eux, Mademoiselle, ils m'ont autorisé à vous dire combien je désire que ma demande soit agréée par vous.

La jeune fille resta silencieuse dans l'attitude d'une personne livrée à de profondes réflexions.

— Mon bonheur dépend de vous, Mademoiselle Lucile, continua Georges; je serai bien heureux si vous voulez être ma femme.

— Je suis très-flattée de votre recherche, Monsieur Georges, répondit-elle enfin d'un ton légèrement railleur; mais je dois vous déclarer que je ne suis point, quant à présent, décidée à me marier.

— Dites-moi d'attendre, Mademoiselle, et je vous obéirai.

— Vous dire d'attendre serait vous donner un espoir, Monsieur, reprit-elle; je préfère vous avouer franchement, que je ne veux pas me marier.

Le jeune paysan pâlit. Il se réveillait au milieu d'un beau rêve.

— Adieu, Monsieur, dit Lucile en se levant.

Et elle se dirigea vers la maison.

Georges la suivit à quelque distance, la tête baissée. Au lieu d'entrer à la ferme, il traversa la cour pour gagner la rue. M. Blanchard le joignit à la porte.

— Eh bien? lui dit-il.

Georges secoua tristement la tête.

— Qu'a-t-elle dit? demanda le fermier.

— Elle ne veut pas se marier.

— Toutes les jeunes filles com-

mencent par dire comme cela ; c'est leur coquetterie. Il ne faut pas te décourager, mon garçon. Demain, Lucile aura changé d'idées. Du reste, j'aurai ce soir avec elle un entretien sérieux.

Georges serra la main du fermier et le quitta.

Pendant que le jeune homme parlait à M. Blanchard, Rosalie, debout devant une fenêtre, épiait, d'un regard anxieux et inquiet, tous ses mouvements. Elle vit sa tristesse et en devina le motif.

Un éclair de joie illumina son front.

II

Le soir, après le souper, lorsque les domestiques se furent retirés, M. Blanchard appela Lucile et la fit asseoir entre lui et sa femme, qui fai-

sait tourner son rouet au clair de lune.

— Ma fille, lui dit-il, tu as causé tantôt avec Georges Villeminot ; tu as dû lui dire des choses bien dures, car il était triste en te quittant.

— Je lui ai dit simplement que je ne voulais pas me marier.

— Afin de le contrarier, dit le père en souriant.

— J'ai dit la vérité, mon père, je ne veux pas me mariér.

— Georges est pourtant un parti très-convenable pour toi, Lucile; il possède une assez belle fortune et c'est un excellent garçon qui te rendrait heureuse. Il est courageux, travailleur et rangé ; il n'y a qu'une voix pour lui dans le pays ; il a l'estime de tous, et depuis longtemps je désire l'appeler mon fils.

— Je reconnais comme vous les qualités de M. Georges, mon père,

mais je ne veux pas de lui pour mon mari.

— Ah! fit le fermier, c'est différent.

La jeune fille laissa échapper un soupir de soulagement.

— Ma chère enfant, reprit M. Blanchard, je ne veux pas te marier malgré toi. J'avais choisi Georges Villeminot parmi les jeunes gens qui te recherchent en mariage, pensant qu'il pouvait mieux qu'un autre faire ton bonheur. Mais il ne te convient pas, n'en parlons plus. Tu es assez riche pour prendre un mari selon ton cœur. Maintenant, dis-moi le nom du jeune homme que tu as distingué, afin que je congédie les autres.

— Vous pouvez les renvoyer tous, mon père.

— Tous!...

— Oui, car aucun ne me plaît,

reprit Lucile en faisant une petite moue dédaigneuse.

— Tu es difficile, ma fille ; il me semble pourtant...

— Écoutez-moi, mon père, je n'épouserai jamais un paysan.

Le fermier regarda sa fille avec surprise, et madame Blanchard laissa tomber sa quenouille.

— Il paraît que ta fille a rêvé qu'elle serait duchesse ou pour le moins baronne, dit M. Blanchard en s'adressant à sa femme.

Lucile baissa les yeux.

Le fermier se leva et fit deux ou trois fois le tour de la salle en marchant à grands pas. Enfin, il s'arrêta devant sa femme ; sa figure avait pris une expression sévère.

— Voilà le résultat de l'éducation que vous lui avez donnée, dit-il avec dureté. Vous avez voulu que votre fille fût une demoiselle, et

vous y avez réussi ; vous pouvez vous applaudir.

Au lieu de l'élever près de vous et d'en faire une bonne ménagère comme Rosalie, vous l'avez envoyée à la ville, où elle a appris tout ce qu'elle n'avait pas besoin de savoir, et j'ai eu la faiblesse de ne point vous contrarier.

Qu'a-t-elle trouvé dans ses livres? Vous le voyez : de la coquetterie, des airs de grande dame, de fausses idées... Aujourd'hui, elle a honte de prendre pour mari un brave garçon ayant les mains durcies par le travail et portant la blouse. Qui sait? un jour, peut-être, elle rougira de vous et de moi, qui suis son père !

Madame Blanchard ne répondit rien ; elle regarda sa fille avec tendresse, comme pour lui dire que son amour de mère était au-dessus des reproches qu'on lui adressait.

Lucile pleurait. Pourquoi? Était-elle touchée des paroles de son père? On peut supposer le contraire.

Le lendemain, M. Blanchard alla trouver Georges Villeminot.

— Mon cher ami, lui dit-il, nous ne pouvons donner suite à nos projets ; ma fille m'a déclaré qu'elle ne voulait pas se marier, et je dois renoncer, pour l'instant, à la satisfaction de te nommer mon gendre. Pourtant, je crois qu'il ne faut pas désespérer tout à fait. Lucile peut changer de manière de voir...

— Vos paroles ne me surprennent pas, Monsieur Blanchard, répondit Georges; je les connaissais d'avance. Seulement, ce n'est pas pour le mariage que mademoiselle Lucile a de l'antipathie, c'est pour le paysan : je l'ai bien compris.

— Georges, ne crois pas cela ! s'écria le fermier.

— Il faut bien que je le croie, puisque c'est la vérité, reprit le jeune homme avec tristesse ; mais je ne puis lui en vouloir ; seul, je mérite des reproches ; j'aurais dû voir plus tôt la distance qu'il y a entre mademoiselle Lucile et moi.

— Que veux-tu dire ? Quelle distance ?

— Celle qui existe entre l'ignorance et l'instruction, entre ce qui est vulgaire et ce qui est distingué, entre le paysan grossier et la demoiselle bien élevée.

— Est-ce que je ne suis pas un paysan comme toi, moi ?

— C'est vrai, mais votre fille n'est pas une paysanne.

Le fermier baissa la tête. Il sentait la justesse des paroles de Georges qui, sans le vouloir, avait touché la plaie de son cœur.

— Georges, reprit-il après un moment de silence, tu continueras à venir à la maison comme par le passé ?

— Je ne puis vous faire cette promesse, Monsieur Blanchard.

— Quoi ! tu ne viendras plus ?

— Pour ne point causer de déplaisir à mademoiselle Lucile, d'abord, et un peu aussi dans l'intérêt de ma tranquillité.

— Tu as raison, mon ami, dit le fermier en serrant le main du jeune homme. Ah ! tu es un brave cœur... Ma fille ne te connaît pas, Georges ; un jour elle te regrettera.

Depuis quelque temps déjà, on parlait dans le pays du mariage de Georges Villeminot avec Lucile Blanchard comme d'un fait accompli. Les jeunes gens se convenaient sous plus d'un rapport, et, à part quelques envieux, — il y en a partout —

le choix de M. Blanchard était généralement approuvé.

Plusieurs jeunes gens, qui avaient été les rivaux de Georges, s'étaient retirés l'un après l'autre.

On ne tarda pas à savoir que, tout à coup, le jeune paysan avait cessé d'aller chez M. Blanchard. Que s'était-il passé? Évidemment le mariage était rompu. Pourquoi? Tout le monde voulait le savoir et cherchait à deviner. On fit toutes sortes de suppositions. Mais comme ce secret n'était pas difficile à découvrir, tout le village connut bientôt le motif de la retraite de Georges.

Au village, des faits semblables sont des événements.

Toutes les sympathies furent pour Georges.

— Ce pauvre Georges, disait-on, qui l'aurait pensé? Il ne méritait certainement pas un pareil affront.

Les jeunes filles tenaient des propos sur Lucile où il y avait plus de jalousie que de véritable intérêt pour le jeune homme. Mademoiselle Blanchard était généralement blâmée.

Georges n'ignorait rien de ce qui se disait; du reste, on ne se cachait pas de lui pour parler, et il eut plus d'une fois l'occasion de prendre chaleureusement la défense de la jeune fille. Cause innocente des attaques dirigées contre elle, il se croyait obligé de l'excuser.

Il y a dans chaque village un endroit qu'on pourrait appeler les arênes du bavardage : c'est le lavoir public, où les femmes se rencontrent journellement.

Là, toutes les actions sont commentées, interprétées plus ou moins faussement, discutées et jugées. Grâce aux commérages, les plus petites choses ont bientôt pris des propor-

tions effrayantes. La médisance va bon train, et lorsqu'elle ne suffit plus, la calomnie tourbillonne autour d'elle.

Un matin, trois femmes se trouvaient au lavoir; Georges et Lucile défrayaient leur conversation.

— Quant à moi, cette petite Lucile ne me revient pas du tout, dit une grosse paysanne en frappant à coups redoublés sur le linge étalé devant elle.

— Au lieu de se laver les mains avec du savon parfumé, elle ferait mieux d'aider sa mère dans les soins du ménage, reprit une autre. N'est-ce pas une honte de passer ainsi sa vie à ne rien faire?

— Laissez donc, elle joue des contredanses toute la journée sur son piano, un grand coffre qui a coûté au père Blanchard la valeur de quatre arpents de bonne terre.

— Ce n'est pas sa musique qui lui mettra du pain sous la dent... le bonhomme Blanchard ne vivra pas toujours.

— Elle aurait bien fait d'épouser Georges.

— Ah bien oui ! allez lui dire ça ! Georges travaille aux champs et il ne se parfume ni les mains, ni les cheveux.

— Malgré ses écus, vous verrez qu'elle ne trouvera pas un mari.

— Mademoiselle est difficile. Elle ne vaut pourtant pas mieux que les autres filles de Millières.

— Oh ! ce n'est pas ce qu'elle pense. Parce qu'elle a été élevée à la ville, elle se croit quelque chose.

— Elle fait la fière, la dédaigneuse...

— Soyez tranquille, elle en rabattra un jour.

— Jamais elle ne parle à personne.

— Une demoiselle qui cause si bien... on ne saurait pas lui répondre.

— Si j'étais à la place de son père, je sais bien ce que je ferais.

— Quoi donc ?

— Hé, je la forcerais à travailler. Sa cousine travaille bien, elle.

— Brave père Blanchard ! lui qui travaille tant, avoir pour fille une paresseuse... Oh ! je le plains de tout mon cœur !

— Allons donc, c'est sa faute. Il ne devait pas la mettre en pension jusqu'à dix-huit ans. Ma fille, à moi, n'a été à l'école que jusqu'à douze ans. Puis, tout de suite après, au travail.

— C'est la fermière qui l'a voulu.

— Ils s'en repentiront.

— En attendant, la belle demoiselle a renvoyé tous ses prétendants.

— Puisqu'elle n'aime pas les paysans !

— Oui-dà ! Et que lui faut-il donc, à cette marquise de Carabas ?

— Elle attend sans doute un préfet.

— Qui sait ? peut-être un ministre.

— Elle attendra longtemps.

— Elle mourra vieille fille.

— A moins qu'elle ne trouve quelque vieux notaire ruiné.

— Qui vivra verra.

— Et rira bien qui rira le dernier.

III

On était au mois de mai, le soleil inondait la campagne de l'or de ses rayons ; un vent tiède et léger secouait le feuillage vert des arbres printaniers et répandait dans l'es-

pace le parfum des fleurs de pommiers.

A l'extrémité du village, sur une vaste pelouse ombragée d'ormes et de tilleuls séculaires, la petite population de Millières, en habits de fête, se trouvait rassemblée.

Enfants et vieillards, jeunes garçons et jeunes filles, tout le monde se livrait à la joie.

On célébrait la fête du patron de la paroisse.

Les uns essayaient ou prouvaient leur adresse sur une cible; d'autres lançaient à tour de bras les boules d'un jeu de quilles. Les vieillards parcouraient curieusement les groupes et se sentaient rajeunis au milieu de la jeunesse heureuse et épanouie. Les enfants jouaient, criaient, couraient et sautaient sous les grands arbres. Les mères de famille, réunies en cercle, souriaient à leurs filles,

qui se livraient au plaisir de la danse.

Comme le bonheur rayonnait sur ces charmants et frais visages ! Comme elles étaient gracieuses et souriantes, ces chères enfants, appuyées au bras de leurs danseurs ! Sous les yeux de leurs mères, c'est avec une double joie qu'elles donnaient cette soirée au plaisir.

Madame Blanchard était là, ayant près d'elle Lucile et Rosalie. Les deux cousines regardaient danser les autres. Rosalie paraissait inquiète, Lucile, roide et froide comme une Anglaise, laissait échapper de temps à autre un sourire indécis qu'un observateur pénétrant aurait pu traduire ainsi :

« Ces pauvres gens me font pitié; ils dansent ou plutôt ils sautent sans grâce, au son d'une musique infernale qui déchire les oreilles. Ils

rient niaisement et leurs paroles sont stupides. Ces jeunes filles, mises sans goût, sont d'une gaucherie inouïe, et tous ces lourdauds de paysans sont d'une familiarité révoltante. »

Deux ou trois fois déjà, on était venu demander les deux cousines pour le quadrille. Lucile avait déclaré d'un ton sec qu'elle ne dansait pas. Rosalie avait répondu :

— Pas encore.

Elle attendait. Oui, elle attendait l'arrivée de Georges Villeminot. Et c'est parce que le jeune homme ne paraissait pas, qu'elle était préoccupée et même inquiète.

Les danses se succédaient. Lucile continuait à sourire ironiquement et Rosalie à attendre.

Enfin, Georges Villeminot parut sur la pelouse. Il fut aussitôt entouré d'une douzaine de jeunes gens qui lui serrèrent la main. Il se diri-

gea ensuite vers madame Blanchard et les jeunes filles pour les saluer.

Rosalie était toute tremblante et ses joues se teintèrent de rose. Georges combla son plus grand désir : il l'invita à danser. Tout en prenant place parmi les danseurs, il s'aperçut de l'émotion de la jeune fille. Involontairement, il se tourna du côté de Lucile et vit son visage ennuyé et son sourire moqueur ; il ramena son regard sur Rosalie dont le front était radieux.

Pour la première fois, il remarqua que celle-ci n'était pas moins jolie que sa cousine.

Après le quadrille, il la reconduisit à sa place.

Madame Blanchard et sa fille s'étaient levées et se promenaient à quelque distance.

Georges s'assit près de Rosalie et,

pour lui dire quelque chose, il lui fit un compliment sur sa toilette.

Rosalie n'était pas coquette, pourtant elle fut agréablement flattée.

— Si votre compliment s'adressait à ma cousine, répondit-elle, il serait vraiment mérité.

— Mademoisellle Lucile est, en effet, habillée avec beaucoup de goût, reprit Georges ; mais, avec votre charmante robe bleue bien simple et ce bouquet d'aubépine dans vos cheveux, je vous trouve infiniment plus jolie que votre cousine.

— Oh ! je ne vous crois pas, Monsieur Georges ! s'écria-t-elle avec un accent difficile à traduire.

— Ce que je vous dis est pourtant la vérité, Rosalie.

A ce moment, madame Blanchard et Lucile revinrent s'asseoir.

Bientôt la dernière lueur du cré-

puscule disparut. Ce fut le signal de la retraite. Les derniers accords des violons expirèrent, et la place, tout à l'heure si animée, devint silencieuse et déserte.

Le soir, Georges se disait :

— Rosalie est charmante, je suis sûr qu'elle aimera bien son mari et qu'elle fera une excellente ménagère. Elle a le regard doux et le sourire gracieux. Sa cousine, au contraire, a le regard froid et le sourire toujours moqueur.

Il est vrai que mademoiselle Lucile est riche, tandis que Rosalie... Oui, mais cela m'est égal, à moi. Le produit de ma ferme me permet de me marier à mon gré. Décidément, j'étais aveugle... Rosalie est la femme qui me convient. Comment ne l'ai-je pas compris plus tôt ?

Lucile s'est moquée de moi ; elle a eu mille fois raison !

Le lendemain, en se levant, Georges Villeminot montra à ses valets de ferme un visage joyeux. Ils le regardèrent avec des yeux étonnés.

Depuis un an, la bouche de leur maître ne riait plus. Qui donc avait pu produire ce merveilleux changement?

Cette question, faite par les domestiques d'abord, fut répétée quelques jours après par tous les habitants de Millières.

Mais le *qui?* resta sans réponse.

Cette fois, les curieux en furent pour leurs frais.

Georges était devenu une énigme.

L'époque de la fenaison arriva. Un matin que Rosalie travaillait dans un pré, elle vit Georges Villeminot venir à elle.

Depuis la fête du village, ils n'avaient pas échangé une parole. Cha-

que fois qu'ils se rencontraient, ils se saluaient, et c'était tout.

Rosalie éprouva donc une vive émotion lorsque le jeune paysan s'arrêta devant elle.

— Je suis bien aise de me trouver seul un instant avec vous, Rosalie, dit Georges ; j'ai quelque chose à vous dire.

— A moi, Monsieur Georges ?

— Oui. Est-ce que vous ne pensez pas à vous marier, Rosalie ?

La jeune fille secoua la tête.

— Il faudrait pour cela trouver un mari, Monsieur Georges, dit-elle.

— Eh bien ?

— Je suis pauvre, personne ne voudrait de moi.

— Rosalie, je crois que vous vous trompez. Vous trouverez sûrement un mari.

— Qui ? je vous le demande.

— Qui ? Moi, si vous le voulez.

— Vous? Oh! ce n'est pas bien, Monsieur Georges; vous voulez vous moquer de moi!

— Non, Rosalie, non. Répondez-moi, voulez-vous m'accepter pour votre mari?

— Je n'ose vous croire, Monsieur Georges.

— Ainsi, vous consentez... Merci, Rosalie, c'est tout ce que je demandais.

Et, sans ajouter une parole, il s'éloigna rapidement.

Le soir du même jour il se présenta chez M. Blanchard.

— Enfin, tu nous reviens donc! s'écria le vieux fermier. Sois le bienvenu, Georges. Je commençais à craindre de ne plus te revoir chez nous; mais ta présence me rassure en même temps qu'elle m'annonce que tu es guéri, bien guéri, n'est-ce

pas? ajouta-t-il d'une voix qui exprimait un regret.

— Je le suis complétement, Monsieur Blanchard, et je vous en apporte une preuve.

— Comment cela?

— Je viens vous prier de m'accorder la main de mademoiselle Rosalie, votre nièce.

— Tu veux épouser Rosalie?

— Avec votre consentement, Monsieur Blanchard.

— Tu es un brave garçon, Georges! s'écria le fermier; viens que je t'embrasse.

Georges se précipita dans les bras du vieillard.

— Dieu est juste, reprit le père Blanchard; la fille de mon frère devait être heureuse.

Il fit appeler Rosalie.

Elle s'approcha tremblante et confuse.

— Voilà ton mari, lui dit le fermier en mettant sa main dans celle de Georges.

Trois semaines après, Rosalie était la femme de Georges Villeminot.

IV

On est en hiver. Comme un immense linceul, la neige couvre les montagnes et les vallées.

Lucile est assise devant un bon feu. Son bras est appuyé sur une table et sa tête repose sur sa main. Un volume de la *Comédie humaine* est ouvert sous ses yeux. Elle lit les *Secrets de la princesse de Cadignan.*

Sur ces pages où Balzac fait jouer à la femme du monde sa dernière scène de coquetterie, mademoiselle

Blanchard cherche à saisir une dernière lueur d'espoir.

Après s'être éclairé un instant, son front s'assombrit de nouveau. Il y a du dépit et de l'amertume dans le mouvement de ses lèvres. Deux larmes se suspendent aux franges de ses paupières.

Elle ferma son livre et le jeta loin d'elle avec impatience. Elle ouvrit son piano et commença l'exécution d'une mélodie de Schubert; mais elle s'arrêta dès le premier motif au milieu d'une mesure ; elle se leva et alla se placer devant son miroir.

Elle examina longuement son visage, souriant et plissant son front tour à tour. Ses doigts fiévreux soulevèrent un bandeau de sa chevelure et elle poussa un profond soupir en apercevant un cheveu blanc qu'elle s'empressa d'arracher. Ce cheveu blanc n'était pas venu seul annon-

cer à Lucile qu'elle commençait à vieillir.

Son visage avait perdu sa fraîcheur, les roses de son teint s'étaient fanées sur ses joues creuses. On aurait dit qu'en se retirant les chairs avaient séché la peau et marqué des rides à sa surface.

Pour conserver sa jeunesse et rester belle longtemps, la femme a besoin d'aimer et de se savoir aimée.

Lucile avait trente-deux ans, c'est-à-dire douze ans de plus qu'à l'époque du mariage de sa cousine avec Georges Villeminot. La dédaigneuse demoiselle reconnaissait enfin le tort qu'elle s'était fait avec ses folles prétentions, et commençait à perdre l'espoir de se marier.

Depuis plusieurs années les prétendants avaient disparu. Mais mademoiselle Blanchard n'avait pas manqué de partis très-convenables.

Ce fut d'abord un jeune médecin, qui venait de s'installer dans le pays. Malheureusement, il louchait horriblement, et, à sa troisième visite à la ferme, Lucile lui fit comprendre qu'elle n'épouserait jamais un homme qui ne pourrait la regarder autrement que de travers.

Vint ensuite un percepteur. Il avait vingt-six ans, de belles manières, une figure agréable. Mais il manquait deux canines à sa mâchoire supérieure. Lucile ne voulut pas entendre parler de lui.

Plus tard, ce fut le tour d'un veuf, riche propriétaire habitant à la ville.

— Moi, épouser un veuf! s'écria Lucile, jamais!

Un militaire se présenta. Agé de vingt-huit ans, il était lieutenant de hussards; mais ni le grade, ni le brillant uniforme ne purent toucher le cœur de Lucile. Le jeune officier

lui déplut absolument! Hélas! il avait les cheveux noirs et la barbe rousse!

A tous elle trouvait de graves défauts. L'un était trop grand, l'autre pas assez. Celui-ci bégayait, celui-là avait déjà une place blanche au sommet de la tête. Cet autre avait de grosses mains, ou les oreilles longues, ou la bouche trop grande, ou le nez trop petit.

Le dernier qui se présenta à la ferme était le fils unique d'un riche négociant retiré des affaires. Jeune, spirituel, instruit, charmant, enfin, il réunissait presque toutes les qualités demandées par Lucile.

Elle lui fit un accueil gracieux.

— Celui-ci va lui convenir, se dit le père Blanchard, ce n'est pas malheureux, j'en remercie le ciel.

Le jeune homme savait la musique, il chantait même un peu. Lu-

cile lui proposa un jour de chanter avec elle un duo du *Domino noir*. Il chanta faux. Mademoiselle Blanchard lui fit de vifs reproches.

Toutefois, elle lui eût pardonné si, quelques jours après, il ne s'était pas avisé de lui soutenir que la musique d'Hérold était supérieure à celle d'Auber.

Or, ne pas être de l'avis de Lucile, qui préférait Auber à Rossini lui-même, c'était vouloir perdre ses bonnes grâces.

L'imprudent jeune homme fut impitoyablement congédié.

A partir de cette époque, il n'entra plus un seul prétendant à la ferme. Les plus hardis reculèrent.

Pendant quelque temps, Lucile fut l'objet des railleries et des propos méchants des mauvaises langues de Millières. Elle allait avoir trente ans, on la classa au nombre des

vieilles filles destinées à reverdir et on l'oublia.

Nos lecteurs comprendront facilement quelle devait être la situation d'esprit de mademoiselle Blanchard au moment où nous reprenons notre récit.

Elle reprit sa place près du feu, et, la figure cachée dans ses mains, elle se livra à de tristes pensées. Son front orgueilleux se courbait sous l'amertume de ses réflexions.

Mais bientôt elle releva la tête, ses yeux brillèrent d'un nouvel éclat.

— Non, non, s'écria-t-elle avec force, ma vie ne s'écoulera pas triste et isolée : je suis riche et je suis toujours belle, je sortirai de mon tombeau ! J'aurai ma part de bonheur et mes joies comme tant d'autres.

La vieillesse peut venir avec les années, elle ne m'atteindra pas, car j'ai la jeunesse du cœur. Les jours

que l'on n'a pas employés sont nuls dans la vie !

Ainsi, après les instants de sombre découragement, Lucile se roidissait, se révoltait contre ses craintes, revenait à l'espoir et rappelait autour d'elle toutes les illusions de sa jeunesse ! Mais elle ne les conservait pas longtemps, elle retombait vite dans la réalité et, incertaine sur son sort, elle osait à peine interroger l'avenir.

Alors elle se repentait sincèrement de s'être montrée dédaigneuse autrefois et d'avoir si souvent écouté ses caprices et son fatal orgueil.

La plupart des jeunes gens qu'elle avait repoussés étaient mariés depuis longtemps, et c'était autant de ménages heureux.

Rosalie, par exemple, portait sur son visage des rayonnements de joie, qui étaient les signes visibles de son

bonheur domestique. Mère de trois beaux enfants, son cœur s'était agrandi pour contenir l'amour maternel à côté de sa tendresse inaltérable pour son mari.

Basée sur l'estime et fortifiée par la reconnaissance, son affection pour Georges devait être éternelle.

Cependant, malgré ses heures d'abattement et de tristesse, Lucile ne désespérait pas complétement de se marier. Elle attendait, mais bien décidée, cette fois, à accepter, sans examen, le premier qui se présenterait.

Tous les matins, elle se demandait :

— Est-ce aujourd'hui ?

Un jour, enfin, elle put répondre :

— Oui.

A deux époques de l'année, elle allait passer quelques jours à la ville

chez une ancienne amie de pension. Elle eut l'occasion d'y rencontrer un jeune homme d'une tournure distinguée, âgé de trente ans environ, et qui avait acquis, dans la ville, la réputation d'un homme d'esprit.

M. Hilaire Dermont s'était trouvé, à dix-huit ans, après la mort de son père, maître d'une fortune considérable. Pareil à tant d'autres fils de famille, qui paraissent ignorer la valeur de l'argent, et se douter moins encore des immenses services qu'il peut rendre au pays lorsqu'on en fait un noble emploi ; trop jeune, d'ailleurs, pour raisonner sainement, il quitta sa ville natale et alla habiter à Paris.

Il loua un appartement magnifique dans le quartier de la haute finance, et se mit à fréquenter les artistes, les hommes de lettres, entre temps les gens de bourse, le monde

des théâtres et en général tous les jeunes oisifs du boulevard.

Il eut de nombreux amis, des chevaux, des voitures et des usuriers, qui lui escomptèrent ses propriétés.

Il devint ce qu'on appelle un viveur.

Au bout de quelques années, ruiné ou à peu près, il quitta Paris, n'osant plus y rester pauvre, après y avoir vécu riche et très-recherché.

Il était en train de croquer les épaves de son héritage, lorsqu'il rencontra mademoiselle Blanchard.

Le titre d'héritière que possédait Lucile le rendit très-aimable et très-assidu auprès d'elle. Il ne tarda pas à proposer le mariage.

Lucile, fière d'avoir fait cette conquête, qui flattait son amour-propre et donnait satisfaction à sa vanité, s'empressa d'accepter, sans examiner si le passé du jeune homme lui

offrait une garantie suffisante pour son bonheur dans l'avenir.

Plusieurs personnes, cependant, se donnèrent la peine de lui montrer le danger qu'elle courait en associant son existence à celle d'un homme sans conduite, qui avait en peu de temps dissipé une immense fortune.

Mais elle ne voulut rien entendre. La peur de rester fille toute sa vie lui ferma les yeux.

Elle avait attendu si longtemps !

Le rêve de toute sa vie fut réalisé. Elle alla habiter à la ville et put, un instant, paraître dans ce monde où elle avait si vivement désiré occuper une place.

Cependant, quelques mois après son mariage elle pleurait. Comme au village, le vide se faisait autour d'elle. La malheureuse avait compris qu'elle ne possédait point l'affection de son mari.

Le bonheur lui manquait toujours.

Un an après le mariage de sa fille, le père Blanchard mourut.

Madame Dermont prit sa mère avec elle.

M. Dermont se fit donner, par sa femme et sa belle-mère, une autorisation et vendit la ferme de Millières, ainsi que toutes les autres propriétés : des biens laborieusement acquis par le travail de plusieurs générations.

Un capital de plus de trois cent mille francs, produit de la vente, fut placé par M. Dermont, en son nom.

Par ce fait, Lucile et sa mère se trouvaient dépossédées.

La fortune du fermier passait tout entière dans des mains étrangères.

Madame Blanchard, enlevée à sa vie paisible et régulière, ne put s'accoutumer à l'existence tout opposée

qu'elle avait à la ville. La transition avait été trop brusque pour son âge. Sa santé, déjà altérée par le chagrin que lui avait causé la mort de son mari, déclina sensiblement. Les soins de Lucile ne purent la sauver. Six mois après la mort du fermier, elle le rejoignit dans la tombe.

M. Dermont était revenu peu à peu à ses anciennes habitudes et jetait dans sa vie d'homme marié tous les désordres de sa jeunesse. Son goût pour les plaisirs reparaissait d'autant plus vif qu'il avait dû, par suite du mauvais état de ses affaires, s'en priver plus longtemps.

Son mariage n'avait pas été autre chose qu'un odieux calcul; il n'avait épousé mademoiselle Blanchard que pour retrouver une fortune. Le jour où, grâce à son adresse indélicate, cette fortune lui fut imprudemment livrée, sa femme ne représentant

plus une valeur, un chiffre, elle n'avait plus rien été pour lui, pas même un obstacle dans sa vie.

Abandonnée, méprisée peut-être, Lucile dévorait ses larmes, maudissait son fatal orgueil et souhaitait la mort.

La malheureuse allait bientôt connaître la profondeur de l'abîme dans lequel elle s'était précipitée.

Un soir, elle apprit que M. Dermont venait de quitter la ville avec une actrice du théâtre, et qu'il se rendait à Paris.

Cette nouvelle la frappa comme un coup de foudre. Elle frémit en envisageant sa position et en pensant à l'avenir. De l'héritage de son père, elle n'avait rien su conserver pour elle. Après avoir été riche, elle se trouvait pauvre, sans courage et sans force, obligée de lutter contre l'adversité et la misère.

Quelques jours après, un huissier se présentait chez elle au nom de la loi, et à la requête d'un créancier de M. Dermont, pour faire l'inventaire de son mobilier et en opérer la saisie.

Elle ne s'attendait pas à ce nouveau malheur.

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, que vais-je devenir?

Il fallait prendre immédiatement un parti. Elle pouvait trouver un asile dans quelque maison de la ville; mais, pour rien au monde, elle n'eût voulu subir cette humiliation.

Sa cousine Rosalie, dont elle connaissait l'amitié sincère, était la seule personne près de laquelle elle pouvait se réfugier sans avoir trop à rougir.

Elle fit quelques paquets de ce qu'il lui était permis d'emporter,

et, le lendemain, elle quitta la ville.

Elle arriva à Millières à cinq heures du soir. On était aux jours de la moisson, tout le monde était dans les blés. Rosalie se trouvait seule à la ferme.

Les deux cousines s'embrassèrent avec effusion.

Lucile raconta à Rosalie, en versant d'abondantes larmes, sa douloureuse histoire.

— Voilà ce que je suis devenue, ajouta-t-elle. J'en suis réduite, aujourd'hui, à venir te demander l'hospitalité.

— Oh! je vous plains bien sincèrement, ma chère cousine, dit Rosalie en entourant de ses bras le cou de madame Dermont. Vous qui deviez être si heureuse!... Votre mari... mais ce n'est pas un mari, cet homme-là, c'est un monstre!

Ah! ma chère Lucile, vous avez

compté sur moi, sur nous, je vous en remercie. Soyez rassurée : ici, rien ne vous manquera, Georges est si bon!.... Lui et moi, nous vous ferons oublier que vous êtes malheureuse.

— Rosalie, cela ne s'oublie jamais.

— Si, si, vous verrez : nous vous arrangerons une jolie chambre, que vous meublerez vous-même... Georges vous fera venir un piano de la ville, il vous achètera des livres....

— Des livres, un piano! non, non, s'écria Lucile; il me fallait cela autrefois; mais je ne suis plus ce que j'étais, je ne suis plus rien. Va, je tâcherai pourtant de devenir ce que j'aurais dû être toujours, la fille du fermier Blanchard, une paysanne, simple, modeste et bonne comme toi, Rosalie.

J'habiterai dans ta maison, puis-

que tu veux bien m'y recevoir; mais je ne veux pas y être à la charge de ton mari, je travaillerai.

— Vous, travailler! Oh! non, par exemple!

— Oui, Rosalie, oui, je travaillerai. Mon corps se pliera à la fatigue, et si parfois je manque de force, je n'aurai qu'à te regarder, tu me donneras du courage.

— Ma cousine, c'est impossible, je ne souffrirai pas...

— Tu oublies, Rosalie, que je suis pauvre. Je dois travailler si je veux vivre, car, ajouta-t-elle en rougissant, je n'accepterai jamais une aumône.

— Ah! Lucile, c'est bien mal de me parler ainsi! dit Rosalie avec un accent de reproche. Vois-tu, cela n'est pas bien.... tu es fière avec moi!

A ce moment, Georges Villeminot,

qui était entré dans la salle sans être aperçu et avait tout entendu, s'avança vers les deux jeunes femmes.

— C'est une noble fierté, celle-là, dit-il. Madame Dermont a raison, le travail c'est l'indépendance.

LA SENTINELLE

Il existe encore de vieux officiers qui ont vu les grands jours du premier Empire.

J'en connais plusieurs, un entre autres, un vieillard aimable, spirituel, plein de verdeur encore, qui veut bien m'honorer de son amitié.

Il est né en 1790, et c'est à Wagram, à l'âge de dix-neuf ans, qu'il a gagné sa première épaulette.

Sa mémoire est admirable et il est le plus agréable causeur que je connaisse. Avec ses souvenirs seulement on écrirait un in-octavo.

Les malheurs récents de la patrie

l'ont cruellement frappé. Mais il s'est roidi contre sa douleur et, à quatre-vingt-quatre ans, il espère bien voir sa belle France guérie de toutes ses plaies.

— C'est bon, c'est bon, dit-il avec son regard toujours plein de feu, parmi les enfants qui grandissent, il y a des petits-fils des *lapins* qui étaient à Iéna.

Alors, il fait le récit d'une mémorable bataille à laquelle il a assisté.

Il s'anime au souvenir de ces faits merveilleux, de ces prodiges, et pour peu qu'on soit attentif à l'écouter, il vous raconte toute l'épopée sublime.

L'autre jour, pendant qu'il fumait sa pipe, j'allai m'asseoir près de lui sous la verte tonnelle de son jardin.

— Je me suis fait lire vos *Contes d'hiver* par ma petite-fille, me dit-il; je ne veux pas vous faire de compliments, mais je puis bien vous

dire que c'est une lecture saine, agréable, où les bons exemples ne manquent point, et qui repose l'esprit.

J'ai vu avec plaisir que vous ne cherchiez pas absolument vos sujets dans le domaine de la fiction. Cela m'a donné l'idée de vous raconter une histoire vraie, que vous trouverez peut-être digne d'occuper une place dans votre intéressante collection.

Je ne sais pas si mon historiette a été déjà racontée par d'autres, mais je ne crois pas qu'on en connaisse tous les détails, que je tiens de son héros lui-même.

Il fit tomber la cendre de sa pipe éteinte et commença ainsi son récit :

I

Rugen est une île de la mer Baltique, dans la Poméranie suédoise, vis-à-vis de Stralsund. Fortifiée par le travail de l'homme et plus encore par la nature, sa situation est très-forte.

En temps de paix, Rugen, par la fertilité de son sol, par la salubrité de son climat, par la clémence de son soleil, est une délicieuse oasis. Pendant la guerre, c'est un poste avantageux, une citadelle naturelle, une forteresse redoutable, dont la possession est souvent achetée au prix de bien des combats meurtriers.

Pendant la campagne de 1807, l'île de Rugen était entrée dans la sphère d'opérations du corps d'armée commandé par le maréchal Davoust,

et elle avait été occupée par un régiment d'infanterie de ligne et plusieurs compagnies de sapeurs et de pionniers.

Le plan des opérations militaires ayant été modifié par Napoléon, l'île de Rugen dut être évacuée précipitamment, par suite d'un mouvement stratégique en arrière, qui abandonnait tout le littoral de la Poméranie suédoise.

Tous les postes, tous les factionnaires fournis par eux furent relevés, mais avec tant de hâte qu'on oublia une sentinelle avancée, perchée sur la pointe d'un petit morne, qui dòminait l'entrée du port.

Cette sentinelle était un jeune soldat qui comptait à peine trois ans de service. Or, si à présent un soldat qui a trois ans de service passe pour un vétéran, à cette époque, les troupiers de trois, cinq, sept

et même neuf ans, étaient encore appelés des conscrits.

Le jeune soldat dont je vous parle se nommait Firmin Bonard.

Le caporal de poste avait donc juché Firmin Bonard sur le morne à minuit.

La sentinelle avait calculé qu'elle serait relevée à deux heures du matin, et que de deux heures à cinq, elle aurait trois bonnes heures à dormir et à se dorloter sur le lit de camp du corps de garde.

Un lit de camp ne ressemble guère à un lit de chanoine; ses aspérités n'ont rien de commun avec le duvet ni même avec les plis de rose qui faisaient gémir le citoyen de Sybaris; mais quand on est soldat, on se moque de la dureté de son coucher; la fatigue est le plus doux des édredons et on s'étale délicieusement sur ces planches légèrement inclinées et

pas du tout rabotées, sous lesquelles de paisibles rats, d'alertes souris et de laborieuses araignées ont ordinairement fait élection de domicile.

C'est surtout aux soldats qu'on pourrait appliquer ce vers de La Fontaine :

Tout est aux écoliers couchette et matelas.

Firmin Bonard goûtait donc par avance ce suprême bonheur. Il pensait aussi au clocher de son village, à la vieille gouvernante de son vieux curé, à la meule de foin où il allait jouer à la cligne-musette avec les petits voisins et les petites voisines, à la chaumière enfumée de son père, et à mille autres choses encore,

Car que faire en un poste, à moins que l'on ne songe?

Les minutes s'écoulèrent et les deux heures de faction se consommèrent lentement.

Tout à coup, Firmin Bonard entendit un léger bruit; il prêta l'oreille.

— C'est le caporal qui vient me relever, pensa-t-il.

Et il fit deux pas en avant, se disposant à crier :

— Qui vive?

Mais au bruit qu'il venait d'entendre et qu'il avait pris pour des pas d'hommes, succédait un profond silence.

— Je ne me suis pourtant pas trompé, se dit-il; d'ailleurs mes heures de faction sont écoulées.

Et il attendit en prêtant une oreille attentive.

Presque aussitôt, à vingt pas de lui, le jappement d'un chien se fit entendre.

En ce temps-là, presque tous les régiments avaient des chiens. Grâce à la patience des soldats, ces ani-

maux avaient une intelligence perfectionnée par l'éducation et la discipline.

Les chiens de la grande armée avaient été recueillis un peu partout : en Pologne, en Prusse, en Saxe, en Hollande, dans les Flandres.

Le régiment de la jeune garde, dans lequel je servais, possédait deux chiens. L'un était dalmate et l'autre espagnol.

Le dalmate se nommait Morino et l'espagnol Lérida. C'étaient les savants du régiment qui leur avaient donné ces noms : celui d'un doge de Venise et celui de la ville espagnole que le grand Condé ne put pas prendre.

Mais, n'importe, venus d'ici ou de là, tous les chiens de l'armée étaient français ; les étrangers se faisaient naturaliser d'eux-mêmes.

II

Or, le chien qui venait de donner de la voix appartenait au régiment dans lequel servait Firmin Bonard. Il avait distingué le jeune soldat entre tous ses camarades, et il ne cessait de lui donner des marques de son vif attachement.

Il est bon de dire aussi que si Firmin Bonard avait obtenu toute l'amitié du chien du régiment, c'est que, se souvenant d'un chien qu'il avait élevé dans son enfance, il le traitait avec plus de douceur que les autres soldats.

Ce chien était de la race des barbets et s'appelait Capucin. Pourquoi Capucin?

Je vais vous le dire.

D'abord, il était né en Italie, dans

un couvent de capucins, ce qui pourrait déjà être une explication suffisante. Mais, en le baptisant, les soldats n'avaient pas oublié les cercles de fer ou de cuivre qui assujettissaient les canons des fusils à leurs bois et qui se nomment capucines.

Les vieux de la vieille, élèves de l'école militaire de Fontainebleau ou de Saint-Cyr, se rappelleraient certainement avec quelle vanité ils faisaient résonner, dans les manœuvres, les capucines de cuivre de leurs fusils.

Il y avait donc deux bonnes raisons pour que Capucin s'appelât ainsi, plutôt que Castor, Azor ou Médor.

En entendant aboyer Capucin, la sentinelle promena autour d'elle des regards inquiets.

Ne voyant rien qui pût lui faire

redouter une attaque, Firmin se demanda avec étonnement ce que signifiait la visite nocturne de Capucin.

Il n'eut pas le temps de réfléchir beaucoup, car quelques secondes après avoir annoncé son arrivée, le chien ayant gravi les roches, s'élançait d'un bond dans les jambes du soldat.

— C'est toi! c'est très-bien, dit Firmin, il paraît que tu t'ennuyais fort là-bas... Eh bien, moi, mon pauvre Capucin, je commence par ne plus guère m'amuser ici. Tu aurais bien fait d'inviter le caporal à venir avec toi. Sa montre s'est sans doute arrêtée. Nous lui conseillerons de l'envoyer à la ferraille, sa vieille patraque, et de la remplacer par quelque chose de plus exact.

Vois-tu, Capucin, l'air de la nuit devient diablement frais, et si je

peux te l'avouer, j'ai une énorme envie de dormir.

Pour répondre à ces paroles, qu'il avait écoutées avec calme, Capucin se mit à aboyer et à faire des sauts désordonnés autour de son ami.

— Ah ! je comprends, fit celui-ci en riant, tu me conseilles de danser pour me réchauffer. On voit bien que tu n'as pas le mot d'ordre et un fusil entre les pattes.

Capucin continuait à aboyer, tout en courant de droite et de gauche comme un possédé.

Convaincu, enfin, que tout cela était inutile, il revint vers le soldat, le saisit par sa capote, et chercha à l'entraîner. Il y mit tant d'ardeur et tira d'une si belle façon, que ses dents arrachèrent un morceau de l'uniforme.

Pour le coup, Firmin Bonard n'eut plus envie de rire : toute sa

mauvaise humeur retomba sur l'innocent Capucin, auquel il envoya, dans le flanc, un énorme coup de pied.

Le chien gémit de se voir ainsi maltraité et surtout si mal compris. Il s'éloigna de quelques pas, puis il revint encore près du soldat à qui il avait déjà pardonné. Il le regarda avec douceur et lui lécha les mains.

— Laisse-moi, va-t'en, dit la sentinelle avec dureté.

Et pour forcer le chien à partir, il le menaça de la crosse de son fusil.

Capucin, voyant qu'il ne parviendrait pas à se faire comprendre, se décida, non sans regret, à s'en aller.

Il arriva à temps pour s'embarquer avec les derniers soldats du régiment.

III

Firmin Bonard, debout sur le morne, l'arme au bras, entendit sonner trois heures, trois heures et demie et quatre heures à l'antique horloge de la paroisse de Rugen.

Il attendait toujours le caporal.

Il avait beau prêter l'oreille pour entendre le lointain retentissement du pas de ses camarades, il n'entendait que le sourd mugissement de la mer et le cri des mouettes et des hirondelles, qui rasaient les flancs et les crêtes verdâtres des rochers d'alentour.

Firmin Bonard finit par être à bout de patience.

La loi militaire défend de quitter son poste ; mais la faim, qui fait sortir les loups des bois, fait oublier

aussi au soldat l'inflexible sévérité du code militaire.

Firmin Bonard descendit de son aire et se dirigea vers le poste.

— Si quelqu'un mérite d'être fusillé, se disait-il, ce n'est pas moi ; c'est évidemment le caporal, qui ne sait pas son métier, et qui expose un soldat à faire une faction de six heures.

Il entre au poste. Personne !

Pas même le bidon traditionnel qui sert au troupier à endormir ses fatigues ou à conjurer le sommeil.

Les Grecs, tant vantés par les pédants, qui sont presque toujours des imbéciles, avaient au moins de bons vins avant de se battre à Leuctres, à Mantinée et aux Thermopyles.

Les Français, eux, vont à la mort le ventre creux, et souvent la victoire

n'est venue couronner que des estomacs défaillants.

Quant au cœur, il ne l'est jamais chez nous.

Firmin Bonard s'emporte, tempête et jure... Cela le rend un peu plus calme.

Alors, il se donne la peine de réfléchir et parvient à trouver ceci : Que le régiment est allé occuper un autre point de l'île.

Il jette son fusil sur son épaule, et le voilà marchant à grands pas à travers champs.

Sur son chemin, il rencontra un paysan qui était en train de labourer une pièce de terre.

— Mon brave homme, lui demanda-t-il, pourriez-vous me dire de quel côté sont les Français ?

— Ils sont partis, répondit le paysan.

— Partis ! Et où ? exclama le soldat.

— Voilà ce que je ne sais pas. Ils se sont embarqués cette nuit, vers deux heures, dans le plus grand silence, et, paraît-il, sur un ordre venu de votre empereur.

— Partis, partis! répéta Firmin Bonard, et ils m'ont abandonné!... Et me voilà porté comme déserteur! Ah ! maudit caporal, il me perd de réputation, il me déshonore.

Ah! maintenant, continua-t-il avec un vif sentiment de regret, je m'explique la visite et les cris de ce pauvre Capucin : il venait me prévenir du départ de mes camarades ; je n'ai pas su le comprendre. Brave et excellent animal, il a fait, pourtant, tout ce qu'il fallait pour cela.

Et je l'ai frappé, ce qui ne m'était jamais arrivé ! Oh! je ne me le pardonnerai jamais !

Ainsi, voyant que le caporal ne pensait plus à moi, c'est lui qui venait pour me relever de ma faction.

Ah! Capucin, Capucin, pourquoi n'as-tu pas eu l'idée d'emprunter les galons du caporal?...

Puis, revenant à cette pensée qu'il serait considéré comme déserteur, Firmin Bonard se laissa aller à un affreux désespoir.

Oh! ce n'était pas la mort qu'il redoutait; c'était le déshonneur, c'était la tache ineffaçable, l'infamie qui s'attache au nom exécré d'un déserteur!

— Il ne faut pas vous désoler ainsi, lui dit le paysan, espèce de philosophe rustique; les cris ne remédient à rien. Restez ici, faites contre fortune bon cœur. Si les Français reviennent, ils vous reprendront. Moi, je serai là pour leur

dire qu'il n'y a rien de votre faute dans cette affaire

— Ah! mon brave homme, on voit bien que vous ne connaissez pas la sévérité de nos règlements. Je vous le dis, il n'y aura pas de miséricorde pour moi.

— Permettez, jeune homme, là où est l'absurde, la justice ne serait plus la justice, répliqua le laboureur ; on ne peut vous punir d'un crime que vous n'avez pas commis.

D'abord, vos chefs ne devaient pas vous laisser ici ; ensuite, le faisant, ils auraient dû pourvoir à votre existence. Un factionnaire placé sur une route ne peut pas vivre de l'air du temps.

Le soldat ne répondit rien.

En proie à une vive exaltation, il promenait ses regards sur la mer et tâchait d'apercevoir les navires qui

emportaient ses trop oublieux compagnons.

Hélas ! il ne voyait rien, et sa douleur redoublait.

IV

Depuis un instant, le laboureur s'était mis à regarder le jeune soldat avec une grande attention. Sa bouche souriante et son regard plein d'intérêt disaient suffisamment qu'il était satisfait de son examen.

Voulant arracher le Français aux cruelles pensées qui l'obsédaient, il lui prit la main en disant :

— Croyez-moi, mon garçon, prenez votre mal en patience et résignez-vous chrétiennement à votre sort.

Me permettez-vous de vous adresser une question ?

— Sans doute.

— Êtes-vous né dans un village?

— Oui.

— A votre air je l'ai deviné.

— Ah!

— Et il ne tient qu'à vous de trouver en moi un ami.

— Mais vous ne savez pas si je mérite...

— Je suis vieux, jeune homme, j'ai l'habitude de voir et de juger les hommes sur leur figure, répliqua le paysan en souriant. Dites-moi, avant d'être soldat, vous étiez peut-être laboureur?

— Je l'étais, en effet.

— Eh bien! j'ai besoin, en ce moment, d'un garçon vigoureux et intelligent, comme vous paraissez l'être, pour m'aider dans mes travaux. Acceptez l'emploi que je vous offre, vous n'aurez pas à vous en repentir. Je vous nourrirai, je vous

hébergerai, et chaque semaine je vous compterai quelques rixdales (pièces de douze sous) pour vous divertir le dimanche.

— J'accepte votre offre, répondit le soldat, je l'accepte avec reconnaissance, et je ferai en sorte de vous prouver que le soldat français n'est pas moins attaché à la charrue qui le fait vivre, qu'au drapeau qui lui représente sa patrie absente.

— Eh bien, en route! s'écria joyeusement le laboureur.

Et Pierre Baxen, ainsi se nommait le paysan de l'île de Rugen, emmena avec lui Firmin Bonard.

Comme la métairie de Pierre Baxen était l'une des plus importantes de l'île, le soldat, redevenu agriculteur, ne manqua pas d'occasions de se distinguer dans les divers travaux qui lui furent confiés.

Son aptitude, son zèle, ses lu-

mières ne tardèrent pas à convaincre le riche fermier de la grande valeur de son acquisition.

Il voulut tout à la fois récompenser Firmin Bonard et se l'attacher pour toujours.

— Mon cher ami, lui dit-il un jour, je vous aime comme mon fils.

— Si je n'avais en France mon vieux père, qui attend et désire mon retour, je ne voudrais plus quitter Rugen, répondit le jeune homme.

— Vous le reverrez, reprit le fermier. D'ailleurs, au prochain voyage que vous ferez en France vous pourrez, en revenant à Rugen, l'amener avec vous. Mais, en ce moment, c'est de ma fille que je veux vous parler.

Firmin ne put s'empêcher de rougir, ce qui n'échappa point à l'œil clairvoyant du fermier.

— Si je ne me trompe, continua-

t-il, vous vous accordez très-bien ensemble.

Firmin prononça quelques paroles inintelligibles.

— Nos voisins disent, mon cher Firmin, que vous aimez Amélie.

— Quoi! on dit cela?... Mais je vous jure que je ne me suis jamais permis d'adresser à mademoiselle Amélie la moindre parole qui ait pu lui faire supposer...

— Je le sais, et c'est pour cela que je lui ai dit cette parole moi-même.

— Vous lui avez dit?...

— Que vous seriez son mari, mon cher Firmin; là-dessus elle m'a sauté au cou et m'a embrassé pendant un quart d'heure.

— Oh! moi, je vous embrasse aussi! s'écria le jeune homme.

Et il joignit l'action à la parole.

Quinze jours après, Firmin Bonard était le mari de la fille unique

de Pierre Baxen, la charmante et belle Amélie.

Quatre ans s'écoulèrent.

Pendant ce temps, Firmin Bonard avait coulé des jours tissus, non de soie et d'or, mais de travail et d'affection, ce qui vaut mieux.

Il songeait bien quelquefois à la France, mais il avait à peu près oublié sa désertion forcée.

Les douces caresses de ses deux enfants, les tendres embrassements de sa jeune femme étaient le présent plein de riantes promesses pour l'avenir; le reste, c'était le passé.

Ce dernier s'oublie vite quand le présent ne laisse rien à désirer.

Un matin, la vigie signala des voiles.

C'étaient plusieurs bâtiments de guerre qui portaient les couleurs françaises.

— Voilà les Français! s'écria-t-on de toutes parts. Ils vont débarquer.

V

Les Français vont débarquer!

Firmin Bonard a entendu ces cris. Ils résonnent à ses oreilles comme des coups de canon d'alarme. Il se croit perdu.

Pourtant, une pensée subite l'encourage et le rassure un peu.

Il vole à sa maison, il revêt son uniforme, prend ses armes et va se poser en sentinelle à l'endroit même où, cinq années auparavant, on l'avait si étrangement abandonné.

Bientôt, des barques chargées de soldats français se dirigent vers le morne qui défend le petit port de l'île.

A l'avant d'une de ces barques se tient un caniche blanc.

L'animal aboie joyeusenent en voyant la terre.

Firmin Bonard l'aperçoit et croit reconnaître Capucin.

L'attendrissement se mêle à son inquiétude, ses yeux sont pleins de larmes.

Les barques continuaient à avancer.

Capucin, car c'était bien lui, a sans doute reconnu l'île ; il regarde du côté du morne et voit la sentinelle.

Alors il se dresse sur ses pattes de derrière, jette un jappement dans l'air et, voulant arriver plus tôt, s'élance à la mer et nage vigoureusement vers le rivage.

Un instant après, les barques se trouvèrent à portée de la voix.

Firmin Bonard apprêta ses armes et cria d'une voix de tonnerre :

— Qui vive ?

— Qui vive vous-même? répond-on de la première barque, montée par des officiers de l'état-major du maréchal Davoust; que faites-vous là et qui êtes-vous?

— Factionnaire.

— Factionnaire! Et depuis quand êtes-vous en faction?

— Depuis cinq ans, répondit stoïquement l'ancien voltigeur.

A cette réponse, tous les officiers éclatèrent de rire.

Les premières barques touchèrent le rivage.

Comme Firmin Bonard se disposait à descendre du morne, Capucin, qui a touché terre le premier et qui s'est empressé de gravir la montagne, se jeta comme un fou dans les bras de son vieil ami.

Ce furent des cris de joie, des bonds prodigieux et des caresses à n'en plus finir.

— Va, mon pauvre Capucin, lui disait Firmin, ne te gêne pas, tu peux aujourd'hui me salir et déchirer ma capote à ton aise, je ne te repousserai pas ; j'ai trop vivement regretté de t'avoir maltraité, alors que tu me donnais la plus grande preuve de ton attachement.

Un peu remis de ses émotions, Firmin Bonard, suivi du fidèle caniche, alla à la rencontre de ses anciens camarades.

Il raconta simplement son histoire.

Par un heureux hasard, le caporal qui l'avait oublié et qui était devenu officier, faisait partie de l'état-major du maréchal Davoust.

On fit fête au camarade que l'on retrouvait si singulièrement.

Firmin, de son côté, accueillit ses compatriotes avec la plus franche affection ; il les reçut à la métairie,

où sa femme et lui leur firent longuement les honneurs d'une cordiale hospitalité.

Le maréchal Davoust ne tarda pas à être instruit de cette aventure.

Il rit également beaucoup du stratagème employé par Firmin Bonard, et, après s'être assuré de ses bons antécédents militaires, il lui fit délivrer un congé en bonne forme.

— Je ne veux pas, dit cet illustre homme de guerre, qu'après avoir fait une aussi longue faction, ce brave soit obligé de comparaître devant un conseil de guerre.

Il est bourgeois aujourd'hui, qu'il reste bourgeois, et que l'île de Rugen se glorifie de compter au nombre de ses citoyens un soldat de la grande armée.

Firmin Bonard resta laboureur.

La même année, il fit un voyage

en France, d'où il ramena son vieux père.

Il eut plusieurs enfants ; ses fils et ses petits-fils occupent aujourd'hui, dans l'île de Rugen, les postes civils les plus élevés et les plus importants.

Cette famille est appelée la *famille du factionnaire français.*

Capucin prit sa retraite quand les Français quittèrent de nouveau l'île de Rugen.

Le bonheur paisible dont jouissait son ami Firmin changea ses goûts. Il comprit que le métier de laboureur avait tout autant d'agrément que celui des armes, sans en avoir les dangers.

Il resta à la ferme.

UNE

PRISE DE VOILE

I

« Monsieur mon neveu, me dit un jour mon oncle, curé de Merlemont, il y a à peine quinze jours que tu es ici et déjà tu t'ennuies....

Je voulus protester.

— Ne cherche pas un gros mensonge, reprit-il avec son doux sourire de vieillard, pour essayer de me tromper un peu. Je sais bien que Merlemont n'est pas Paris et que le bosquet au fond de mon jardin ne ressemble guère au bois de Bou-

logne. Tu n'es pas habitué au silence et à la tranquillité de ma demeure ; ce qui te manque, c'est l'air de la ville, ce sont les distractions, le mouvement, le bruit et l'imprévu de la vie parisienne. Mais ta mère me prie de te garder un mois, et pendant quinze jours tu es encore mon prisonnier. Surtout, ne cherche pas à t'évader.

— Vous rendez ma prison trop agréable pour que j'aie cette idée, mon oncle.

— Je suis si heureux de te posséder un peu! fit-il avec émotion.

Je vis deux larmes dans ses yeux; je l'entourai de mes bras et l'embrassai sur les deux joues.

— Je veux te récompenser selon mes moyens, reprit-il; demain, si cela ne te contrarie pas, nous irons ensemble à Dijon. Peut-être n'as-tu pas encore assisté à cette grande so-

lennité religieuse qu'on appelle une prise de voile.

— Jamais, mon oncle.

— Eh bien, une prise de voile a lieu demain à Dijon. La jeune novice, qui se consacre définitivement au service du Seigneur, porte un des plus grands noms de la province; Mgr l'évêque de ***, son grand-oncle maternel, officiera et recevra ses vœux. La cérémonie sera des plus imposantes.

— Mon cher oncle, répondis-je, c'est avec beaucoup de plaisir que je vous accompagnerai.

Le lendemain, un homme du pays, qui s'était mis à la disposition de mon oncle, avec son cheval et sa voiture, nous conduisit à Dijon.

Quelle que soit la magnificence déployée par l'Église dans ces solennités où une jeune fille belle et gracieuse renonce au monde, à la vie

civile, et fait vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, il est difficile, même pour le plus indifférent qui assiste à une prise de voile, de ne pas éprouver une tristesse indéfinissable, qui pénètre l'âme, le cœur et l'esprit.

C'est ce que je ressentis, et en promenant mon regard sur la nombreuse assistance, je fus convaincu que tout le monde était sous le coup de la même impression. Sur bien des joues je vis couler des larmes, et j'entendis des sanglots se mêler aux chants des religieuses.

Un homme d'une cinquantaine d'années, d'une figure distinguée et d'un grand air, attira particulièrement mon attention. Pendant tout le temps de la cérémonie, il pleura à chaudes larmes.

Quand les magnifiques cheveux blonds de la néophyte tombèrent

derrière elle sur les dalles de la chapelle, elle tourna son visage vers l'homme qui sanglotait et le salua; elle salua encore deux ou trois autres personnes, puis elle reprit son immobilité.

J'avais vu sa figure. Quelle beauté rayonnante! Et cette jeune fille du monde, si belle, presque une enfant encore, s'ensevelissait pour toujours dans les profondeurs d'un cloître... Évidemment, elle était résignée au sacrifice. Était-ce sa vocation? Obéissait-elle à la voix de Dieu, qui l'avait distinguée parmi ses créatures les plus parfaites?

En revenant à Merlemont, je pressai mon oncle de questions au sujet de la jeune religieuse.

— Ce monsieur, qui pleurait si fort, est son père, sans doute? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il, c'est M. le comte de Vandeuil.

— Un proche parent?

— Nullement.

— Mais alors....

— Au fait, pour couper court à tes questions, je vais te dire l'histoire de cette charmante enfant, qui se nomme aujourd'hui sœur Louise.

Et voici ce que mon oncle me raconta :

II

Madame de Bressy avait vingt-quatre ans lorsque la mort lui enleva son mari. Elle quitta son hôtel de la rue de Varennes, à Paris, pour se retirer dans sa terre de Bressy, à trois lieues de Châtillon-sur-Seine.

Loin des fêtes parisiennes, elle ou-

blia le monde où elle avait à peine fait son entrée.

Renoncer à tous les plaisirs, à toutes les vanités mondaines, ce n'est pas un mince sacrifice pour une femme jeune, riche et belle. Mais madame de Bressy avait une fille unique âgée de cinq ans : ce qu'elle n'aurait point accordé, peut-être, à la mémoire de son mari, elle le fit pour l'enfant qui réclamait toute sa tendresse.

Avant d'être femme du monde, elle était mère.

Elle déposa sans regret son sceptre de reine, reine par la beauté, la grâce et l'esprit, pour se dévouer entièrement à sa fille.

Celle-ci grandit sous les yeux de sa mère.

Quand d'anciens amis venaient visiter la recluse dans sa solitude et qu'ils l'engageaient à sortir de sa

vie monotone, elle leur montrait sa fille en disant :

— Voilà ma seule joie, mon dernier rêve... Je n'ai rien à regretter ; je retrouve en elle plus que je n'ai perdu en m'éloignant volontairement du monde.

Je vieillis, reprenait-elle en souriant, j'ai déjà des cheveux blancs ; mon front va se rider, ma beauté tombe... Mais ma fille vient derrière moi, ce qui m'échappe elle le ramasse.

C'était la vérité.

A seize ans, mademoiselle de Bressy était déjà la plus ravissante personne qu'on pût admirer.

Ceux qui avaient connu la mère avant son mariage, la revoyaient dans la jeune fille, avec le même regard rêveur, le même sourire, la même grâce enchanteresse.

Ils disaient :

—Vous ne laisserez pas cette adorable enfant enfermée au fond de la province ; vous n'avez pas le droit de la dérober à tous les yeux qu'elle doit charmer. Le monde la réclame, l'attend.

— Dieu me garde, répondait madame de Bressy, d'enlever à ma fille une seule des joies auxquelles elle peut prétendre. Mais je ne suis pas arrivée encore à la fin de ma tâche : Louise n'est pas mariée... C'est au bras de son mari qu'elle fera son entrée dans le monde.

— Et vous?

— Moi, je l'y suivrai, pour jouir de ses triomphes, et peut-être aussi un peu pour me souvenir.

La fortune de madame de Bressy et son grand nom auraient suffi pour attirer autour de Louise de nombreux prétendants. Mais sa re-

marquable beauté faisait aisément oublier le chiffre de sa dot.

Des partis brillants se présentèrent successivement, et il y eut des réceptions et des fêtes magnifiques au vieux château bourguignon.

Cependant, à chaque demande que lui transmettait sa mère, mademoiselle de Bressy répondait par un mouvement de tête négatif ou un non vivement accentué.

L'heure n'est pas venue, pensait madame de Bressy ; attendons.

La jeune fille attendait, elle aussi, le jour où son cœur nommerait son futur mari.

— Ma chère Louise, lui dit un matin madame de Bressy, M. le comte de Vandeuil m'a fait une visite hier ; il m'a longuement parlé de son fils et de toi.

Les joues de la jeune fille se teintèrent de rose.

— Le comte serait heureux de te nommer sa fille, poursuivit madame de Bressy. Que penses-tu du jeune vicomte ?

— Chère mère, vous m'avez appris à ne vous rien cacher, à ne jamais mentir...

— Eh bien ?

— Ce que vous a dit M. le comte de Vandeuil me rend heureuse.

— Son fils ne te déplaît pas ?

— Je crois, ma bonne mère, que je puis sans crainte lui confier mon bonheur.

Madame de Bressy prit sa fille dans ses bras et la serra fortement contre son cœur.

— Ta réponse me comble de joie, dit-elle. Charles de Vandeuil est un jeune homme de la plus haute distinction ; il possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Comme toi, j'ai su apprécier ses rares mé-

rites, et depuis longtemps je souhaitais qu'il devînt ton époux.

Quelques jours plus tard, on annonça officiellement le mariage du vicomte Charles de Vandeuil avec mademoiselle Louise de Bressy.

Dès lors, le jeune homme vint chaque jour au château.

L'habitation de son père était à plus de quatre lieues ; mais il avait un excellent cheval, qui franchissait rapidement la distance.

Les heures s'écoulaient vite pour les jeunes fiancés, quand ils étaient ensemble, et ils trouvaient que le moment de se séparer arrivait toujours trop tôt.

— Déjà ! pensaient-ils tous deux.

— Quand j'accours vers vous, disait Charles, je voudrais que mon cheval eût des ailes ; mais quand je m'en vais, je trouve qu'il va toujours trop vite.

Ils se donnaient la main une fois encore, puis le jeune homme s'élançait sur son cheval, qui partait comme une flèche.

III

Un matin, Louise descendit au jardin pour y attendre l'arrivée de son fiancé.

Elle tenait un volume de Victor Hugo, — les *Voix intérieures*.

Elle marchait lentement, rêveuse, les yeux fixés sur les grains de sable de l'allée qui scintillaient, piqués par les rayons du soleil.

A quoi pensait-elle? A quoi pense une jeune fille à la veille de son mariage? A l'avenir souriant, au bonheur espéré...

Elle découvrait, sans doute, des horizons radieux, car un délicieux

sourire s'était épanoui sur ses lèvres.

Elle marcha longtemps ainsi, sans regarder autour d'elle, sans voir autre chose que ce qui se passait dans son cœur.

Elle ne songeait pas à ouvrir son livre. Qui sait? elle lisait peut-être dans l'avenir tout un poëme de tendresse et d'amour.

Elle était déjà loin du château et elle aurait marché encore, si un petit ruisseau ne lui eût barré brusquement le passage.

Elle s'arrêta, leva les yeux et fut surprise d'être venue jusque-là. Elle sortit de sa ceinture une mignonne petite montre, — chef-d'œuvre de Genève. — L'aiguille marquait dix heures et demie. Elle avait encore plus d'une heure à attendre son fiancé.

Au bord du ruisseau, il y avait

un petit tertre bien ombragé, moussu et gazonné. Louise s'y assit. A sa droite se trouvait un amas de grosses pierres, parmi lesquelles grimpaient un lierre et des pervenches fleuries.

Le bruit des pas de la jeune fille effraya un roitelet, — l'oiseau-mouche de France, — qui avait sans doute construit son nid entre deux pierres. Il s'enfuit en poussant trois petits cris aigus.

Une fauvette chantait, perchée sur une branche d'un platane.

Secouées par une douce brise, les fleurs, encensoirs naturels, laissaient échapper leurs parfums. Le soleil buvait les dernières gouttes de rosée en regardant curieusement dans les corolles ouvertes, et le ruisseau, monotone bavard, jasait en courant sur le sable.

Louise ouvrit son livre. Au bout d'un instant, ses yeux devinrent

humides et elle versa des larmes silencieuses. Son âme s'attendrissait avec celle du poëte.

Sous le charme de sa lecture, elle ne s'aperçut point qu'elle était incommodée par quelques rayons du soleil, qui arrivaient jusqu'à elle en se faufilant à travers les branches feuillues. Machinalement, elle détacha le fichu de dentelle qui couvrait ses blanches épaules. Le tissu léger s'écarta et, aidé par le vent, glissa derrière la liseuse.

Sa tête devenait lourde, ses yeux se fermaient à demi. Était-ce l'effet de la chaleur? ou bien était-ce la poésie qui la berçait doucement, comme fait une jeune mère qui veut endormir son enfant?

Elle tourna la page et lut encore les stances suivantes :

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose

Que fais-tu, fleur des amours?
La rose dit à la tombe :
Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?

La rose dit : Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel !
La tombe dit : — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel !

Les bras de la jeune fille se détendirent et tombèrent à ses côtés avec le livre qui se ferma. Sa tête, cherchant un appui, se posa au pied d'un arbre, sur un oreiller de mousse.

Elle dormait.

Le roitelet rentra furtivement dans les pierres qui cachaient son nid; le ruisseau continuait son murmure et la fauvette chantait toujours.

Soudain, les feuilles du lierre s'agitèrent, et comme un bruit

d'herbes sèches qu'on froisserait, se fit entendre.

La tête brune d'une vipère se montra à l'orifice d'un trou pratiqué dans la racine d'un arbre. L'animal s'allongea, glissa lentement et sortit tout entier de sa retraite. Après s'être arrêté un instant, comme pour s'assurer qu'aucun danger ne le menaçait, il se replia sur lui-même et rampa dans la direction de la jeune fille endormie.

IV

M. de Vandeuil arrivait au château.

— Louise est descendue au jardin, lui dit madame de Bressy.

— Me permettez-vous, Madame, d'aller la rejoindre?

— Oui, mon ami, répondit ma-

dame de Bressy en souriant. Vous la trouverez, probablement, lisant, sous le berceau de chèvrefeuille. Mais revenez vite, car le soleil devient brûlant.

Charles courut au jardin, où il chercha vainement la jeune fille. Il allait revenir au château lorsqu'il rencontra le jardinier. Il lui demanda s'il avait vu sa jeune maîtresse.

— Mademoiselle se promène dans le parc, répondit le jardinier. En suivant la grande allée à gauche, vous la rencontrerez sûrement; c'est le chemin qu'elle a pris.

Le jeune homme s'élança dans l'allée du parc où il reconnut les pas de sa fiancée, marqués sur le sable. Il marcha rapidement et arriva bientôt au bord du ruisseau.

La joie illumina son visage lorsqu'il aperçut mademoiselle de Bressy endormie à l'ombre d'un acacia.

Ne voulant point la réveiller trop brusquement, il s'avança doucement et souriant. Il jouissait d'avance de la surprise de Louise à son réveil.

Tout à coup, son corps se rejeta en arrière par un mouvement convulsif; le visage blême, la bouche ouverte, sans voix, les yeux d'une fixité effrayante, il regardait la dormeuse comme si elle fût devenue pour lui un objet d'horreur.

Spectacle à atterrer, à rendre fou... la vipère, dont je t'ai parlé tout à l'heure, sommeillait, enroulée sur la poitrine de la jeune fille!...

Louise dormait si profondément, qu'elle n'avait point senti le corps du serpent ramper sur elle, et qu'elle ne faisait aucun mouvement pour repousser le redoutable reptile.

Le jeune homme parvint à vaincre sa terrible émotion en présence du

danger imminent que courait sa fiancée.

— Oh! la sauver, la sauver! murmura-t-il.

Mais comment?

Réveiller Louise, c'était lui faire faire un mouvement qui pouvait être immédiatement suivi de la piqûre de la vipère.

Attendre, immobile, qu'elle se réveillât elle-même, offrait le même péril.

Il se demanda si, à l'aide d'une longue branche, il ne lui serait pas facile d'enlever le serpent et de le lancer dans le ruisseau. Mais il frémit en songeant que sa main pouvait trembler et manquer d'adresse, et que la bête, dont il aurait troublé le repos, s'en vengerait d'une façon terrible.

La situation était affreuse. D'un moment à l'autre la jeune fille pou-

vait faire un mouvement. Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait agir.

— Mon Dieu, que dois-je faire? pensa-t-il.

A cet instant, Louise prononça son nom.

Il n'hésita plus; il arracha des poignées d'herbes hautes, dont il entoura précipitamment ses bras et ses mains.

Quand il se jugea suffisamment préparé pour attaquer l'ennemi, il s'avança résolûment vers la jeune fille.

A mesure qu'il approchait, le corps courbé, la main tendue, prête à saisir et à enlever violemment le reptile, il sentait son bras s'affermir et son audace redoubler. Mais son cœur battait à se rompre et d'énormes gouttes de sueur ruisselaient sur son front.

Il touchait presque la jeune fille; il entendait le bruit de sa respiration. Il s'inclina encore, sa main s'abaissa lentement, sûre, sans trembler... Il poussa un cri de triomphe et se redressa en faisant un bond en arrière.

Mais, bien que surprise dans son sommeil, la vipère avait eu le temps de jeter ses anneaux autour du bras du courageux jeune homme.

Il ressentit une douleur aiguë en avant de l'aisselle. Il n'en continua pas moins à agiter son bras afin de forcer la vipère à lâcher prise.

Mais celle-ci ne se trouvait pas suffisamment vengée : sa tête furieuse se redressa, puis, se détachant brusquement du bras, elle sauta à la figure du jeune homme et le mordit une seconde fois sur l'orbite de l'œil.

Il poussa un autre cri, un cri de désespéré.

En deux bonds la vipère s'était éloignée et avait disparu dans le bois taillis.

V

Malgré l'impatience que j'avais de connaître le dénoûment du dramatique récit de mon oncle, je ne pus m'empêcher de l'interrompre.

— Je m'étonne, lui dis-je, que dans une propriété particulière, dans un parc, on ne donne pas tous ses soins à la destruction de toutes les espèces d'animaux nuisibles.

— Mon ami, me répondit mon onlce en souriant, partout et toujours on fait la chasse aux bêtes malfaisantes et, dans nos contrées, particulièrement aux vipères. Autant on en rencontre, autant on en tue,

ce qui n'est pas toujours sans danger. Il y a même des paysans — chercheurs de vipères — dont le métier, à certaines époques de l'année, est de courir les bois, de fouiller les roches et les terrains pierreux, afin de mettre à mort le plus grand nombre possible de ces affreux reptiles.

La destruction de chaque individu de cette espèce donne droit à une modeste prime de vingt-cinq à quarante centimes, que payent les propriétaires et souvent aussi la commune.

Madame de Bressy et ses domestiques ignoraient certainement la présence dans le parc d'une ou plusieurs vipères; tu dois bien penser que, sans cela, on aurait mis tout en œuvre pour les détruire ou les faire disparaître.

— Dites-moi, mon oncle, est-ce

qu'il y a beaucoup de ces reptiles aux environs de Merlemont?

— Si je te dis la vérité, Merlemont, qui ne te plaît pas trop déjà, va te paraître inhabitable.

— Oh! soyez tranquille, répliquai-je en riant, et pourvu que je n'en rencontre pas quelques-uns dans votre jardin...

— Eh bien! les vipères ne sont pas rares dans notre canton, comme dans tout l'arrondissement de Châtillon; mais c'est plus loin, dans la Haute-Marne. qu'on en trouve surtout en très-grand nombre.

— Mais, alors, c'est un véritable fléau pour les populations!

— Bast! cela n'empêche pas le vigneron de cultiver sa vigne, le bûcheron d'aller au bois, le laboureur d'ensemencer son champ et de récolter sa moisson. On s'habitue à tout, même au danger. Du reste, quand

ils travaillent aux champs, nos paysans négligent rarement de se munir d'une petite fiole contenant de l'alcali. Quelques gouttes versées sur la plaie faite par la morsure d'une vipère suffisent, paraît-il, pour détruire presque complétement les effets quelquefois terribles du venin du reptile.

— On ne peut donc pas détruire tout à fait ces horribles bêtes?

— Comme je viens de te le dire, on en tue autant qu'on peut, mais pas autant qu'on voudrait. Dans la Haute-Marne, par exemple, on évalue à dix mille le nombre des vipères tuées chaque année. Mais ces animaux semblent savoir qu'ils sont les cruels ennemis de l'homme et, pour l'éviter, ils choisissent leurs retraites dans des trous profonds où il est souvent impossible de les aller

trouver. Et puis, ils sont d'une fécondité désolante.

— L'aspic n'est-il pas de la même famille que la vipère ?

— Mon cher ami, c'est la même chose : aspic est le nom qu'on donne à la vipère commune dans plusieurs de nos départements.

— En somme, la morsure de la vipère est-elle réellement aussi dangereuse que je l'ai entendu dire?

— Elle est toujours très-dangereuse, bien qu'elle donne rarement la mort.

— Ainsi, le venin de la vipère est un poison qui tue?

— Hélas! oui. Une morsure détermine toujours des phénomènes toxiques plus ou moins intenses, et il faut se hâter d'employer une médication énergique pour arrêter les progrès du mal.

Toutefois, le poison que les cro-

chets venimeux laissent dans la plaie n'est pas aussi redoutable qu'on le croyait jadis dans les campagnes. L'exagération en tout est un peu le défaut de nos paysans.

— Et de bien d'autres, ajoutai-je.

— Comme je te l'ai dit, l'expérience a prouvé que laver et brûler la plaie avec de l'alcali était, dans la plupart des cas, une médication efficace.

D'autres expériences, celles de MM. Redi et de Fontana, ont démontré que le meilleur moyen de combattre les effets du venin de la vipère consistait à sucer immédiatement la blessure.

— Comment! au risque d'avaler le poison?

— Mon Dieu, oui. Pourvu que les lèvres soient saines, c'est-à-dire sans gerçure, sans déchirure, la succion, il paraît, n'offre aucun danger.

Le venin ne s'absorbe pas par les surfaces qui ne sont ni dénudées, ni entamées; il peut être introduit impunément dans l'estomac, où il se détruit de lui-même.

— C'est égal, je ne suis pas convaincu, et je préfère cent fois mieux l'emploi de l'alcali volatil.

— C'est, du reste, le seul remède dont on se sert par ici, et, maintes fois, j'ai eu l'occasion d'en voir faire usage.

— Avez-vous vu mourir beaucoup de personnes par suite de la morsure d'une vipère?

— Une seule. As-tu encore autre chose à me demander?

— Je vous remercie, mon oncle; je me trouve suffisamment renseigné au sujet des vipères.

— Maintenant, désires-tu que je te dise la fin de mon histoire?

— Je vous en prie, mon oncle.

— Ce ne sera pas bien long. Écoute.

Et mon oncle acheva ainsi son récit :

VI

La lutte entre le vicomte de Vandeuil et la vipère n'avait duré qu'un instant.

Tout était fini quand mademoiselle de Bressy ouvrit les yeux et vit son fiancé debout devant elle.

Elle se leva vivement pour lui tendre la main ; mais elle resta immobile en remarquant la pâleur de son visage.

— Charles, Charles, qu'avez-vous? s'écria-t-elle.

Le jeune homme eut un triste sourire.

— Oh! Louise, ma chère Louise,

dit-il, je vous aime et je vais mourir!...

— Mourir! mourir! fit la jeune fille d'une voix étrange : mon Dieu, est-ce que je rêve encore?...

— Je vous en supplie, reprit Charles, ne vous effrayez pas... Je viens d'être mordu par une vipère.

— Une vipère! une vipère! s'écria-t-elle avec épouvante.

Puis, prenant Charles par la main, elle l'entraîna rapidement du côté du château.

Tous les médecins des environs furent appelés. Ils passèrent la nuit à Bressy près du vicomte de Vandeuil.

Mais, hélas! tous leurs soins furent inutiles. Le poison avait agi avec une rapidité foudroyante. Le pauvre jeune homme mourut le lendemain, après une agonie doulou-

reuse, au milieu d'une crise de fièvre cérébrale.

Un mois plus tard, le jour même où elle devait épouser Charles de Vandeuil, mademoiselle de Bressy entrait au couvent des Dames Bénédictines.

Tu sais maintenant, acheva mon oncle, pourquoi mademoiselle de Bressy, ou plutôt sœur Louise, 'est devenue l'épouse du Seigneur.

L'HOMME ET LES PINSONS

Le joli mois de mai voyait fleurir les roses;
De son aile légère, en passant, le zéphir
Caressait doucement toutes les fleurs, écloses
Au soleil, rayonnant dans un ciel de saphir.

Sur un poirier couvert d'une riche parure,
Deux pinsons, loin du bruit,
Avaient caché leur nid
Dans un flot de verdure,
Objet chéri de leur plus tendre amour,
Ils l'entouraient de doux soins chaque jour.
Cinq œufs étaient éclos sous l'aile de la mère,
Et déjà cinq petits bien éveillés, joyeux,
Auraient pu sans danger de la mère ou du père
Suivre le vol capricieux.
Dès que l'aube vermeille éclairait la nature,
Dans le vallon fleuri s'ébattaient nos pinsons
Qui, tour à tour, apportaient la pâture
A leurs chers nourrissons.

Un jour, André, venant du labourage,
Le front ruisselant de sueur,
Hâtait le pas pour rentrer au village
Où près de ses enfants il trouve le bonheur.
L'air était pur, le ciel semblait sourire;
Un vent léger souleva les rameaux
Et l'homme vit le nid de nos oiseaux.
— Ah! se dit-il, mes deux marmots vont rire!
Près de ce nid, ils vont jouer, danser...
Par ce présent, je vais récompenser
Et leur sagesse et leur obéissance.

Sur l'arbre il grimpe avec légèreté,
Vers le nid il s'avance,
Sans songer qu'il va faire acte de cruauté.
Il évite le bruit, il craint toute secousse.
Bien tranquilles, hélas! sur leur sort incertain,
André voit les petits, qui dorment sur la mousse,
Et croit déjà les tenir dans sa main.

Pourtant, la mère accourait avec joie,
Un insecte en son bec, précipitant son vol.
Elle aperçoit André, laisse tomber sa proie,
Pousse des cris plaintifs, rase, en volant, le sol,
Remonte vers son nid, du regard le caresse,
S'éloigne, puis revient en redoublant ses cris.

André la voit : il s'arrête surpris
Devant les cris d'une mère en détresse ;
Il pense à ses enfants, qui le rendent joyeux,
Et qu'il ne peut quitter sans être soucieux.
Puis se laissant glisser à terre :
—Pour tes petits, dit-il, ne crains plus, bonne mère ;
Reviens au nid, calme ton désespoir ;
Pour eux, mes mains ne seront pas cruelles ;
Tu les verras bientôt, peut-être avant ce soir,
Te suivre dans les airs en y baignant leurs ailes.
Moi, je veux à mes fils redire avec bonheur :

Que l'amour d'une mère est un sûr protecteur !

FIN.

TABLE





